

Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura

Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura

Band: 38 (1967)

Heft: 12

Artikel: Impressions USA-Canada 1967

Autor: Moine, Virgile

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-825282>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Impressions USA-Canada

1967

par **Virgile MOINE**

En janvier dernier, le bulletin de l'ADIJ a publié nos « Impressions USA 1966 ». Elles étaient le reflet d'un voyage accompli à New York, Washington et en Caroline du Nord, pour y étudier plus spécialement les institutions politiques américaines. Voyage organisé pour des hommes politiques, il nous avait permis de visiter notamment l'Hôtel de Ville de New York lors d'une séance du Conseil de Ville, le pénitencier de Sing-Sing, une usine d'énergie atomique, la Maison-Blanche et le Capitole, de hautes écoles, des secrétariats de « counties », des centres industriels et des fermes modèles.

Désireux de revoir les USA, sous un autre aspect, en complétant notre itinéraire, pour des raisons pratiques, par la visite de Montréal (Expo) et du Québec, nous avons voulu découvrir les Etats industriels des grands lacs, les cités géantes à la frontière canadienne (Pittsburgh, Cleveland, Chicago, Détroit), et constater de visu les conséquences de la colère noire de l'été dernier. Nous n'avons pas la prétention d'avoir saisi tous les éléments d'un problème complexe, pas plus à Détroit en ce qui concerne les Noirs, qu'à Québec où se dessine un sécessionnisme envers la Confédération canadienne. Néanmoins, sans aucun parti pris, comme l'« honnête homme » de Montaigne, nous nous sommes borné à constater des faits et à ne porter des jugements qu'avec prudence, nous souvenant que « le jugeant et le jugé sont en continuelle mutation et branle » (*Les Essais*).

I.

Redécouverte de New York et de Washington (un aperçu du problème noir)

Un Boeing de la TWA (Transamerican Airways), doté de cinq moteurs à réaction, vous conduit sans escale en 7 h. 50 de Kloten à New York. Compte tenu des fuseaux-horaires (cinq heures d'écart entre la Suisse et New York), en partant de Cointrin à 14 h., l'avion se pose à 16 h. 50 à l'aérodrome John-F. Kennedy. Tout est bleu à 10 000 mètres d'altitude, le ciel et les eaux, coupées de quelques moutons. Ce qui n'exclut nullement les rafales du vent fouettant la carlingue.

Terre-Neuve en vue, l'appareil s'abaisse très lentement, découvrant des paysages quasi lunaires, des monts pelés ou nus, craquelés, semés de lacs et de rochers. Golfe du Saint-Laurent, Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick, quatre ou cinq fois la superficie de la Suisse. Puis ce sont les Etats de la Nouvelle-Angleterre, avec Boston, une chaîne de ports sertis dans des fjords aux eaux bleues (Maine, Massachusetts, New Hampshire, Connecticut) qui accueillirent les premiers colons,

Hollandais et Anglais, fuyant le despotisme religieux ou politique de la vieille Europe d'il y a trois siècles. Nous repérons distinctement le cap Cod et sa baie, Grutli américain, haut lieu sentimental où le « Mayflower » jeta l'ancre, le 21 décembre 1620 (fête de la Nouvelle-Angleterre), y déposant une centaine de « puritains » écossais, ancêtres des austères et laborieux Yankees d'aujourd'hui. Toute la côte, de Boston à New York, découpée comme celle de Grèce ou de Norvège, abrite des villes et des ports dont les noms évoquent celles et ceux que quittèrent les émigrants du XVII^e et du XVIII^e siècle : cinq ou six Plymouth, autant de Portsmouth, des Bristol, des Douvres, des Belfast, des York et d'innombrables « New » (New London, New Haven, New Port, sans omettre New Amsterdam, devenue New York dès que les Hollandais la céderent aux Britanniques). Tout compte fait, la Nouvelle-Angleterre, aujourd'hui encore, avec six petits Etats seulement (Maine, Massachusetts, New Hampshire, Rhode-Island, Connecticut et Vermont) et 11 millions d'habitants, représente le facteur pro-européen des USA. Sans elle, la puissante république américaine aurait depuis longtemps suivi une autre voie politique, isolationniste et antieuropéenne, sous l'influence du Middle-west et du Far-West.

Soliloquant entre ciel et terre, à 5000 mètres d'altitude, à 5000 kilomètres de Zurich et de San Francisco, j'ai saisi combien nos jugements sont souvent abrupts et démesurés, lorsque nous appliquons une échelle helvétique au continent américain.

La mince frange maritime de la Nouvelle-Angleterre est plus proche des îles britanniques et de la France que de la Californie ou de l'Orégon ! Et cette même frange des six Etats susmentionnés — les USA en comptent cinquante — a une superficie de 170 000 km², soit quatre fois celle de la Suisse, mais représente à peine la cinquantième partie du territoire des Etats-Unis ! Cependant, elle a plus pesé et pèse momentanément encore plus sur les destinées de la grande république que les vastes Etats du centre et de l'ouest. Il est vrai que si la Californie et le Texas continuent à s'accroître au rythme désordonné qu'ils connaissent depuis vingt ans, eclipsant la Nouvelle-Angleterre, les USA, avant cinq lustres, auront basculé leur politique, fascinés par l'Asie, l'océan Pacifique et l'Australie, se souciant peu de l'Europe, de ses nationalismes, de ses prétentions culturelles...

* * *

Arrivée à New York vers 17 h., sous un ciel embrasé par un soleil couchant. L'aéroport J.-F. Kennedy grouille d'avions, d'autos et de touristes. Bien que de nombreux visiteurs ne fassent que transiter et se dirigent vers Montréal et l'Exposition mondiale, la douane et la police n'ont nullement relâché leurs sévères consignes. L'attente est longue : déclaration écrite et solennelle sur les valeurs qu'on emporte, déclaration sur les mobiles du voyage aux USA (ne serait-ce qu'en transit pour une heure !), rien n'est omis. Bagages ouverts, fouillés et farfouillés, contrôle du patronyme dans le « Moniteur » d'Interpol, tout s'accomplit comme un rite religieux, avec calme, componction, gravité et politesse. Une brève allusion au fait qu'on n'est pas un « émigrant », et deux gros yeux d'agate vous dévisagent, imperturbable.

bles, des yeux de chat empaillé. Décidément, les douaniers américains sont des bouddhas !

Au sortir de ce crible administratif, après un quart d'heure d'auto, Manhattan apparaît, crénelé sur un ciel rouge, semblable à un bloc minéral projetant mille cristaux multiformes et multicolores. L'Empire State Building, avec sa flèche hardie de 1400 pieds, les domine tous, ceux de l'ONU, du Rockefeller Center, du Colisée, de la Pan-Am, et cent autres, dont les fenêtres s'éclairent presque en même temps, scintillant comme des diamants dans le crépuscule. Beauté de la métropole américaine, plus séduisante de nuit et contemplée à distance, quand le néon efface les laideurs. Le néon, fard d'une civilisation, utile aussi pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Les ponts de l'East-River une fois franchis, Manhattan révèle ses laideurs : fourmillement humain, écrasement à l'ombre des gratte-ciel, sensation de n'être qu'une misérable abeille dans une ruche géante. Hâte partout, vitesse, bruits, anonymat des gens et des choses.

L'an dernier, nous logions dans un hôtel « humain », appartenant à la chaîne des Pick, car les hôtels, en Amérique, appartiennent à des consortiums monstres. Cette année, par un caprice du sort, nous échouons dans un luxueux Hilton — que nous retrouverons dans toutes les grandes villes des USA — comprenant des halls immenses, 3000 chambres, une dizaine de restaurants selects, du toc commercial imitant Vienne, Paris, la Jamaïque et autres lieux chers aux touristes américains. Nous optons, ma femme et moi, pour le « Vieux Bourbon », reconstitution d'un hôtel français à la Louisiane, au XVIII^e siècle. Le luxe se paie ! Menu : soupe à l'oignon, brochette de mouton et riz, salade, pain bis et beurre, café, une chopine de rosé de France, coût : 19 dollars, soit 80 francs suisses. Le mythe de l'Américain aux gains astronomiques se dissipe rapidement. Tant au Canada qu'aux USA, nous avons constaté qu'en réalité la capacité d'achat d'un dollar correspond à peu près à celle d'un franc suisse. Si un professeur gagne 15 000 dollars, il ne vit pas mieux qu'en Suisse avec 25 000 fr., bien que le change monétaire crée l'illusion d'un salaire de 60 000 fr.

Le garçon qui nous sert est Béarnais, arrivé aux USA il y a dix ans. Il ne tarit pas d'éloges sur les conditions de travail, sur l'amabilité des clients yankees, plus joyeux, moins exigeants, et moins hargneux que dans la vieille Europe. Il retournera en France au seuil de la vieillesse, muni d'un pécule, pour mourir dans son village, quelque part au fond des Pyrénées. Nous en avons entendu beaucoup caresser le même rêve, tout en rendant hommage au Nouveau-Monde.

* * *

Le gigantisme est un mal qui caractérise la société américaine. On nous a cité l'exemple d'un immeuble monstre où travaillent 17 000 personnes. Le spectacle d'une des grandes avenues de Manhattan aux heures de pointe est inoubliable : bureaux et ateliers se vident et déversent sur la rue des dizaines de milliers de personnes en quelques minutes. Sous un soleil automnal, les gens s'assoient sur les trottoirs entre 12 h. 15 et 13 h., dévorent un sandwich ou fument une cigarette, puis regagnent leur étage et leur bureau-niche, entre ciel et terre.



Au seuil d'un nouveau siècle

Depuis cent ans, nous construisons des montres selon les mêmes principes: une montre ne vit pas de son passé, elle est créée pour l'avenir. Dans vingt ans, promettra-t-elle encore vingt ans de satisfaction? C'est ce que nous nous demandons; et c'est en conséquence que nous agissons. Ainsi, nous parlons peu des cent années passées et des nombreuses distinctions qui ont honoré les montres Longines. Nous mettons l'accent sur l'avenir. Et sur les montres Longines qui seront portées dans vingt, dans quarante ans. Comment seront-elles? Aussi parfaites que les montres Longines l'ont toujours été. Mieux: Elles seront si bien construites, qu'après

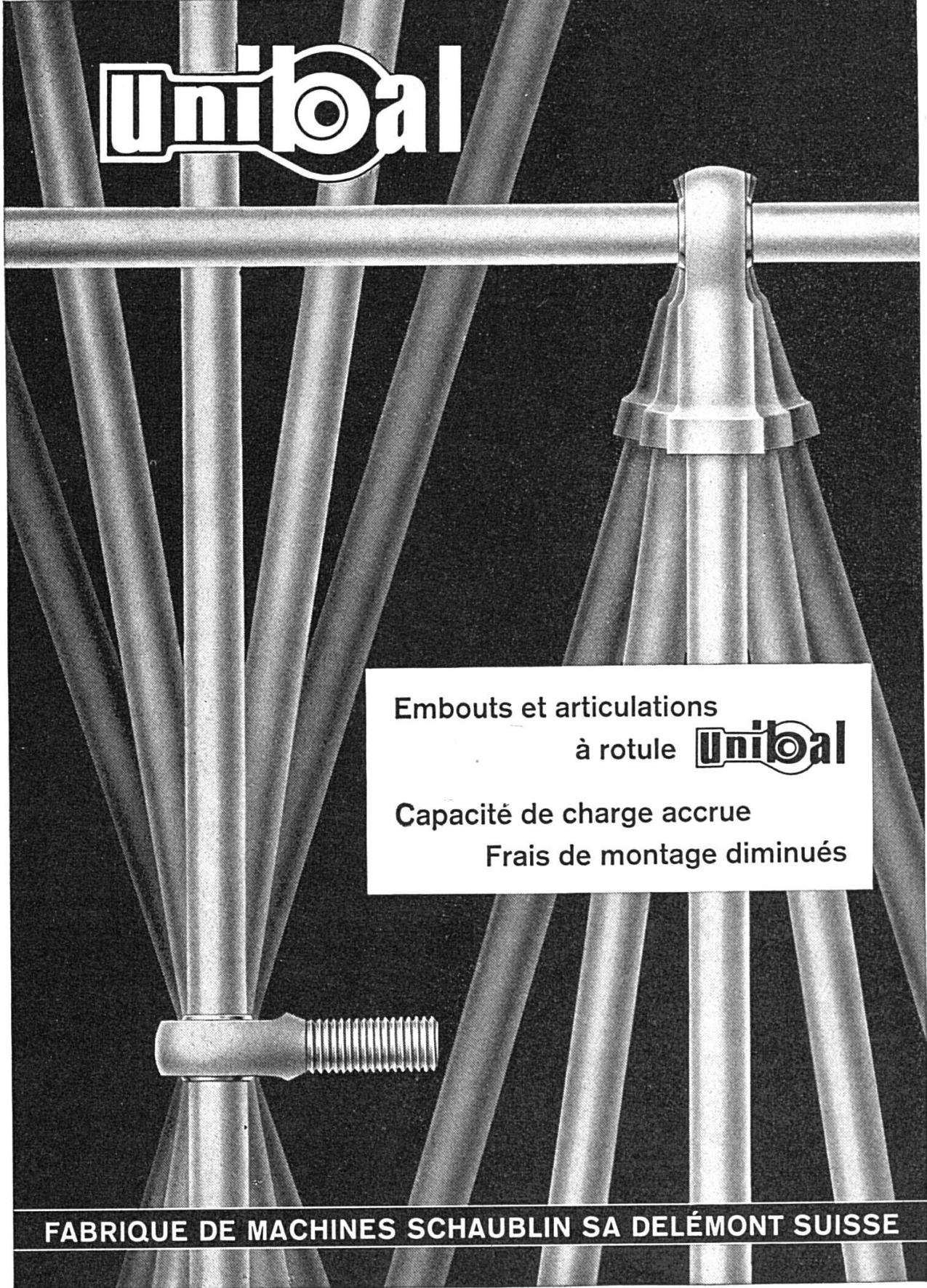
plusieurs décennies, elles compteront encore parmi les meilleures. Et si élégantes, qu'on les regardera toujours avec le même plaisir qu'aujourd'hui. Ces principes, nous les maintenons immuables, car nous savons qu'on exige plus d'une Longines que d'une autre montre.


LONGINES

1867 – 1967

Le temps des hommes est rythmé par Longines

Réf. 7752 Or 18 ct ● Réf. 7753 Même modèle, acier inoxydable ● Réf. 7763 Or 18 ct ● Réf. 7613 Or 18 ct ● Réf. 7614 Même modèle, acier inoxydable ● Réf. 50856 Boîtier et bracelet or gris 18 ct. Lunette sertie de 20 brillants



Unibal

Embouts et articulations

à rotule



Capacité de charge accrue

Frais de montage diminués

FABRIQUE DE MACHINES SCHAUBLIN SA DELÉMONT SUISSE

Même gigantisme dans les hôtels. A Chicago, le Hilton-Palace compte 5000 chambres, portant un numéro double (W. et E.). Vous êtes réveillé en pleine nuit par le bruit d'une serrure qu'on crochète, prêt, dans la cité des gangsters, à appeler la police. Ce n'est que le locataire de la chambre 2000 W. qui a confondu celle-ci avec la vôtre portant le numéro 2000 E ! Vous n'en dormez plus de la nuit... Irrationalité de la rationalisation !

Gigantisme encore dans la fièvre des affaires à Wallstreet ou dans celle des plaisirs, quand Times Square, dès la nuit, se transforme en un océan de lumières où se confondent toutes les couleurs du néon. Les réclames de 50 m. de hauteur crèvent les regards. Cent-trente théâtres et cinémas se succèdent ou se font vis-à-vis sur un espace d'un kilomètre à peine. Les passions humaines s'allument, et d'indiscrets strip-teases, contemplés de la rue, provoquent des rassemblements que la police s'efforce bonassement de disperser.

Gigantesque aussi que le paradis des clochards, vraie cour des miracles, à Bowery, où s'entassent des milliers de gueux, se retranchant volontairement du monde, nourris d'alcools et d'immondices, vautrés sur les trottoirs, sortant hébétés des asiles de nuit, vivant en « communautés », ayant encore de vagues rapports avec leurs familles ou l'administration qui leur octroie des secours mensuels (pensions militaires, aide sociale, assurances). Déchets sociaux irrécupérables et que l'ordre établi tolère pourvu qu'ils gîtent à Bowery et ne souillent pas d'autres quartiers. Spectacle dépassant en horreur les léproseries du Moyen Age, constat d'impuissance à réeduquer les gueux et les asociaux...

* * *

De New York à Washington, nous avons emprunté la route, dénommée « Turnpike », qui relie les deux cités via Philadelphie et Baltimore. Longueur du parcours : 240 milles, soit 380 km. L'an passé, nous avions fait le voyage en avion.

On a tant écrit, en Europe, sur les autoroutes américaines, qu'il nous paraît oiseux d'aborder ce thème. Nous avons parcouru 3200 km. sur les routes des USA, en ne constatant qu'un seul accident. Il est perçu une taxe à l'entrée des autoroutes, ainsi qu'aux stations de péage, échelonnées en principe tous les 60 milles (96 km.), correspondant à la vitesse-horaire maximale autorisée par la loi. Motels et stations d'essence s'espacent tous les 25 milles (40 km.) ; on y dévore un lunch rapide, si bien qu'après huit jours, les hot-dogs et hamburgers, menu quotidien arrosé d'eau chlorée et glacée ou de Coca-Cola, provoquent à la longue la nausée. Chaque Etat est responsable de ses autoroutes, construites selon des directives fédérales. Large, impo- sante comme des avenues, tracées sans souci d'ordre financier et sans hantise de procès interminables avec des propriétaires, dotées de ponts hardis, de vastes échangeurs du trafic, elles permettent un écoulement régulier des véhicules, la plupart des modèles géants issus des usines américaines ; ça et là une VW ou une Renault. Peu de dépas- sements, pas de fièvre, une vitesse constante et une discipline qui en imposent aux Helvètes que nous sommes.

Si la route est belle, le paysage, au sortir de New York, en revanche, est sinistre : suite ininterrompue de faubourgs, de cités construites dans le style le plus laid qui soit sous un ciel fuligineux où pendent lamentablement des fils aériens et des réclames d'un jaune pisseeux et délavé. Les Etats de New Jersey et de Delaware, parmi les plus petits de l'Union (New Jersey compte 22 000 km², soit la moitié de la Suisse, et 6 1/2 millions d'habitants, et le Delaware 6100 km² seulement et 600 000 habitants), abritent des centres industriels importants et des établissements de recherche scientifique mondialement connus. On accuse volontiers ces Etats minuscules (à l'échelle américaine) de pratiquer une politique fiscale attirant les trusts et les grandes entreprises, au détriment de New York et de Chicago. Un Liechtenstein américain, m'a-t-on déclaré !

Le paysage, jadis coupé d'étangs et de bosquets où Chateaubriand plaça son « Atala », est enlaidi par les usines, les hauts fourneaux, les raffineries de pétrole.

Newark, où éclatèrent en juin dernier les premiers troubles raciaux de caractère sanglant, compte 500 000 âmes, d'origine italienne, hongroise, portugaise et noire. Nous ne faisons que l'effleurer, tout comme Baltimore, agglomération industrielle d'un million et demi d'habitants, à l'entrée de la baie de Chesapeake, centre audacieux de recherches où fut construit le premier chemin de fer (1830) et d'où partit le premier message télégraphique du monde (1844).

Nous avons fait halte, en revanche, à Philadelphie, un des hauts lieux de l'histoire américaine, qui rappelle les débuts difficiles de l'Union. Le nom même de la ville évoque le mysticisme des premiers pionniers quakers et leur idéal de concorde et de fraternité : Philadelphie, ville des frères, baptisée ainsi par son fondateur, William Penn, en 1682. Le centre de la cité a conservé le style colonial du XVIII^e siècle, et les touristes américains affluent nombreux à Independence Hall, où fut proclamée la Déclaration d'Indépendance de la jeune nation, le 4 juillet 1776. Bâtiments modestes, dont l'un abrite la cloche qui sonna à toute volée la décision des délégués des treize Etats se détachant de l'Angleterre. Rien n'a été changé dans la salle des congrès où siégèrent, sur des bancs de cuir, dans une ambiance de salle communale digne du pinceau d'Anker, les créateurs de l'Union, Washington, Jefferson, Franklin, Madison, qui rédigèrent, quinze ans après la proclamation de l'Indépendance, la Constitution dont s'inspireront ensuite des dizaines de nations, la Suisse notamment en 1848.

Philadelphie, qui compte deux millions d'habitants, devint capitale des Etats-Unis jusqu'en 1800, date à laquelle elle dut s'effacer devant Washington, créée ex nihilo dans un territoire ne dépendant d'aucun Etat. Elle a conservé de ses origines, au cœur de la cité, un air de grandeur historique que nous n'avons décelé dans aucune autre ville américaine. Certes, au cours des années, l'activité commerciale et industrielle a tout submergé, grâce au port sur la baie du Delaware, le troisième en importance des USA. De ce fait, la banlieue contraste avec le centre. Elle est d'une laideur crasse et les « slums » que nous y avons découverts, en voie de démolition, expliquent les origines de la révolte noire, dont nous avons perçu des traces dans toutes les villes que nous avons parcourues. Il n'en demeure pas moins, ô

ironie, que Philadelphie, haut lieu de l'idéalisme puritain, conservateur et antiesclavagiste durant tout le XIX^e siècle, s'est enlisée dans une industrialisation qui a permis, au cours des ans, la formation de contrastes sociaux qu'eussent reniés William Penn et Franklin.

* * *

Tout au long du voyage, d'ailleurs, de New York à Washington, non loin des côtes de l'océan, qui pénètre ici dans les terres par des baies profondes permettant l'établissement d'excellents ports, l'habitat est à l'image des populations, un mélange de villes, de villages, de campagnes rappelant tantôt l'Angleterre, ou la Suède, ou la Hollande, par le style des fermes, des cottages, des villages et des petites villes. Moins guindés et distants que ceux des Etats de la Nouvelle-Angleterre, les citoyens des Etats atlantiques (New York - campagne, New Jersey, Delaware, Maryland, Virginie, Pennsylvanie) ont conservé encore une empreinte très européenne que nous n'avons plus décelée au-delà des monts Alleghanys : franchement britannique, mais modifiée par un apport irlandais, suédois et allemand important, complété dans les villes par une récente immigration méditerranéenne et balkanique, à la fin du siècle dernier. Les Noirs sont groupés surtout dans les banlieues industrielles, parqués dans des ghettos, voués, si l'on n'y remédie pas rapidement, au désespoir et à la propagande révolutionnaire.

Le contraste est d'autant plus grand que les fermes et cottages, coquettement piqués dans le paysage, respirent l'aisance et la propreté. Le Maryland et la Virginie paraissent, ça et là, des morceaux d'Ile-de-France ou de Charente, où paissent tranquillement de grands troupeaux de vaches à la robe tachetée de noir et blanc. Vers le sud, les champs de maïs et de tabac remplacent peu à peu le froment.

On ne serait pas aux USA si d'immenses « shopping-centers » ne surgissaient subitement en pleine campagne, comme celui que nous avons visité entre Philadelphie et Baltimore, doté d'un parc pour 8000 automobiles, plus vaste que le Comptoir suisse, où magasins de luxe, commerces spécialisés, restaurants divers voisinent dans une profusion de jets d'eau, d'aquariums, de terrariums. Chaque jour, nous assure-t-on, on enregistre 20 000 à 40 000 clients, auxquels s'ajoutent les badauds et les touristes. Le bazar, cher aux Orientaux, renaît ici sous une forme nouvelle, plus ordonnée, plus « colossale » et moins pittoresque.

* * *

Washington séduit tous les touristes. Les Français que nous y avons rencontrés ne tarissaient pas d'éloges sur l'harmonie et la conception d'une cité à nulle autre pareille, où les monuments et les palais, d'un marbre éclatant, se font face aux extrémités des larges avenues : Maison-Blanche et Capitole, « memorials » Lincoln et Jefferson, colonne de Washington. Toute l'histoire et la foi d'une jeune nation s'inscrivent dans l'architecture quasi romaine de la capitale.

Nous avons suivi un groupe de touristes au cimetière militaire d'Arlington, où la dévotion en faveur des morts de Corée et du Vietnam

ne fait que croître, comme celle envers J.-F. Kennedy, dont la mémoire s'auréole d'un halo de sainteté d'autant plus lumineux que les rapports sur le crime de Dallas sont restés obscurs.

Les « marines » vêtus d'un uniforme bleu, aux gestes machinaux — pas cadencé traînant, balancement des bras, claquements de talons et maniements d'armes — veillent sur le tombeau du soldat inconnu, et se relèvent d'heure en heure, mitraillés par les kodaks des milliers de touristes venant de tous les Etats de l'Union et d'autres continents. Nous y avons même rencontré des compatriotes jurassiens, se rendant à l'Expo de Montréal !

Washington, sous sa toge impériale, n'en connaît pas moins certains problèmes épineux. Le problème noir n'y est guère apparent, nombre de petits fonctionnaires de couleur se contentant de servir fidèlement l'Union, fût-ce à l'échelon le plus bas qui soit. La plupart habitent des quartiers qui leur sont propres, et certaine gentry les ignore ou feint de les ignorer.

Un dimanche après-midi, nous avons suivi avec intérêt un concours de races canines dans un vaste parc à l'ombre des érables et des micocouliers, au bord du Potomac. Même foule que chez nous, endimanchée, badaude, s'intéressant aux examens de présentation et de dressage de toutes les espèces possibles, du berger allemand au pékinois, du grand setter irlandais au chow-chow de luxe. Mêmes jurys portant brassard et se prenant au sérieux. On débite à l'entour Coca-Cola, lait glacé et boissons gazeuses, mais pas d'alcool. Quelques Noirs parmi les spectateurs, aucun chez les concurrents et exposants.

Qu'on le veuille ou non, on ne peut se départir d'un malaise : il existe une ségrégation discrète, voilée, perceptible aux seuls observateurs perspicaces. Il est vrai que les rafles de la police, à Washington, s'exercent avec la même énergie, sans égard à la couleur du gibier, pour les Blancs et pour les Noirs. Nous avons assisté à un impressionnant déploiement de forces policières pour s'emparer d'un cambrioleur. Arrivée en trombe, en plein centre de la ville, de trois camions d'agents, cernant un immeuble, suivis de deux autres contenant des équipes de chiens policiers, du panier à salade fermant la marche. Après vingt minutes de battue, la police levait dans une cave comme lièvre en guéret un long escogriffe de type espagnol, le menottait fermement et l'envoyait au dépôt. Pareilles scènes, quasi quotidiennes, m'a-t-on dit, déclèlent une criminalité blanche qui n'a rien à envier à celle des hommes de couleur.

L'Amérique, créée par de hardis pionniers imbus d'un idéal chrétien, humanitaire, philosophique et généreux, à l'avant-garde de la technique et de l'organisation sociale, souffre d'un mal dont on ne peut encore mesurer l'étendue. Alexis de Tocqueville écrivait déjà, en 1850, que le problème noir mènerait les USA aux bords de l'abîme.

Avouons sans ambages que deux sociétés cohabitent, sur le même sol et dans le même Etat, sans aucune possibilité de fusion. Issues d'origines différentes, elles se sont développées à un rythme différent. Tous les discours généreux de philanthropes et les résolutions de congrès, quels qu'ils soient, n'y changeront rien. Pendant des jours, mon

attention s'est portée presque exclusivement sur le comportement individuel et collectif des Noirs. Ceux-ci souffrent d'un sentiment de frustration et, face aux Blancs, ne connaissent que l'humilité ou l'arrogance. Tous les services mineurs des grands hôtels sont exécutés par des Noirs, d'impeccable façon. Ils arrivaient par centaines, au sous-sol, à l'entre-sol, au rez-de-chaussée du Palace-Hilton, disciplinés, ponctuels, propres et bien vêtus, plaisantant ou riant entre eux.

Ils forment aussi le gros contingent des ouvriers du bâtiment et prennent, dans la société, les fonctions que les Suisses, depuis dix ans, réservent aux ouvriers étrangers. Dans les villes de l'Est et du Nord, nous n'avons constaté aucune ségrégation dans les trams, dans le métro, dans les locaux populaires (cafeterias et tea-rooms). J'ai même vu, spectacle hilarant, un Noir élégant juché comme un pacha sur un escabeau rembourré, offrant ses chaussures à cirer à un galopin blanc. Scène naturelle puisque aucun passant n'a manifesté quelque étonnement.

Néanmoins, le problème noir surgit partout, s'étale dans les grandes agglomérations. Harlem, le quartier nègre de New York, qui compte 400 000 habitants, est un vaste ghetto. Il y manque des écoles et des hôpitaux. Blancs et Noirs se rejettent l'un sur l'autre la responsabilité de la situation. Qui croire ? Nous avons vu des Noirs sérieux au travail, énergiques, distingués, aptes à remplir dans l'ordre social tout poste de confiance, et des femmes d'une élégance parisienne, au port de déesse et au déhanchement lascif à damner un ermite. Nous en avons rencontré d'autres, hommes et femmes, affublés d'oriopeaux aux couleurs criardes, endormis ou bonasses, rappelant quelque lointaine Afrique.

Un brave nègre, dans la 7^e Avenue de New York, laisse choir un colis. Il en rit à gorge déployée, alors qu'un Blanc que je connais aurait juré et tempêté contre une maladresse dont il aurait accablé le hasard ! Où est le puérilisme ?

A Times Square, rendez-vous des plaisirs, où les gens sont jaugés selon leurs dépenses, Noirs et Blancs sont confondus, ceux-ci souvent plus bruyants que ceux-là sous l'effet de l'alcool ou de la drogue. Que croire du mythe du Noir passionné et du Blanc raisonnable ?

En réalité, le problème noir ne s'est jamais posé et ne se pose pas encore au stade d'une civilisation agraire. L'an passé, en Caroline du Nord, lors de visites de plantations de tabac et de grands domaines ruraux, j'avais été frappé par l'impression de bonheur et de quiétude de la population noire. L'industrie, en requérant tous les bras disponibles, a provoqué un afflux brutal des travailleurs agricoles vers les villes du Nord, elle les a logés dans des « slums », indignes d'une civilisation prospère. Au contact du Blanc, le nègre, avec raison, a vu croître ses exigences. Moins préparé que l'ouvrier blanc à la promiscuité de l'usine, il en a subi très tôt les effets : tuberculose, épidémies, nostalgie du grand air, alcool. Et ses compagnons de travail, presque toujours émigrés de fraîche date — nous l'avons constaté dans toutes les grandes villes de l'Union — venant de Pologne, des Balkans, de Sicile, d'Ukraine, se retrouvent pour exploiter son bon garçonnisme, sa naïveté, sa forfanterie. Les ségrégationnistes agressifs se recrutent dans le monde des contremaîtres, ouvriers, ou aspirants contremaîtres, et non pas dans celui des ingénieurs et techniciens.

Certes, la criminalité est forte dans les milieux noirs des villes, due au chômage dont ils sont toujours les premières victimes, aux « slums », aux injustices. Sing-Sing, la grande prison de l'Etat de New York, en fournit la preuve, hélas. Et la vision des maisons incendiées à Détroit, formant une haie d'horreur à l'entrée de la ville de Ford, en est une autre preuve. Comme les quartiers noirs de Chicago, où il est préférable de ne pas s'égarer le soir. Cependant, tous les gangsters d'envergure et de renom, tous les chevaliers de la haute pègre sont blancs, parfois métis, très rarement noirs. Et la clientèle paroissiale la plus honnête, à la fois naïve et mystique, des nombreuses Eglises méthodistes de toute l'Union, se recrute chez les nègres, fidèles, dévoués, croyant en un Au-Delà prometteur.

L'élite blanche a compris le danger qui pèse sur l'avenir de la civilisation américaine ; la grande masse, insouciante et inconsciente, ne sortira de son orgueil emphatique qu'après une catastrophe. Mais l'assainissement des « slums » suffirait-il à calmer la colère ? Une promotion sociale de l'élément noir pourra-t-elle suivre l'évolution plus rapide des Blancs ? Il y faudra des décennies, et peut-être un danger venant d'un autre continent, propre à secouer l'apathie et l'insouciance des uns, la morgue et l'indifférence des autres, pour que mûrissent les « Raisins de la colère » et que la nation américaine admette dans son creuset ceux dont les ancêtres sont arrivés aux USA victimes de l'inhumaine politique des trafiquants d'esclaves et des planteurs de cannes à sucre, de coton et de tabac. Le grand message d'égalité des races, lancé par le christianisme, oublié par les aventuriers et les mercantis, repris au XX^e siècle sous une forme nouvelle et par de jeunes nations, résonne entre Atlantique et Pacifique ; rien n'entravera son appel prometteur. Bercé dans un bus luxueux, tout en admirant la douceur du paysage virginien, nous pensions aux responsabilités de ceux qui président aux destinées d'une grande nation, sous les plis de la bannière étoilée...

II.

Vers les grands lacs, sur la piste des pionniers : Cleveland, Chicago, Détroit Le Niagara

Qui n'a pas présent à l'esprit l'histoire de la colonisation américaine ne saisira jamais la structure et les différences des Etats de l'Union. Tournant d'abord le dos à l'Atlantique, nous avons accompli un périple en bus, au-delà des monts Alleghanys, vers la région des lacs, puis, par la vallée de l'Hudson, jusqu'à New York, en cinq étapes, — Cleveland, Chicago, Détroit, Niagara, New York — totalisant un parcours de 1754 milles, soit 2806 km.

A peine a-t-on quitté Washington, franchi le nord du Maryland aux lignes molles et douces où sommeillent des fermes danoises — le chef-lieu du pays s'appelle Frederick — qu'on s'engage dans la chaîne des Alleghanys ou Appalaches — semblable au Jura ou aux Vosges —

par un ensellement naturel appelé « piste des bisons » et que suivirent les générations de pionniers avec chariots et famille lors de la ruée vers l'Ouest. Région jadis sauvage, aux forêts impénétrables, où se déroulèrent de rudes combats entre les Blancs, cruels à souhait, et les tribus indiennes (Mohicans, Algonquins et Iroquois) qui défendaient leur sol avec ténacité. C'est aujourd'hui un pays de tourisme. Les récits de Fenimore Cooper et de Gustave Aimard, qui nourrissent notre adolescence, nous reviennent à l'esprit. Mais les temps ont changé ! Si bien que le gouvernement fédéral a dû créer un vaste parc national, le Shenandoah Parc, pour protéger une majestueuse nature contre les empiètements de la civilisation. Rail, routes, autoroutes traversent les Appalaches et débouchent dans le « Middle-west », qui se perd vers le Mississippi.

Avec une discipline qui l'honore, le peuple américain respecte scrupuleusement les parcs nationaux. Le territoire des USA en compte trente, de caractère fédéral, protégés par une décision du Congrès, auxquels s'ajoutent 2600 parcs d'Etats. Toute vie végétale y reste intacte, et la chasse y est strictement interdite. Ça et là, en bordure de la route, nous avons repéré des cabanes en rondins et de vieilles fermes pieusement conservées, transformées en musées rustiques dédiés aux premiers Blancs installés dans le pays. La vie devait y être rude, et l'ingrate nature y modeler une race forte, volontaire, plus tenace encore que celle des colons quakers des rives de l'Atlantique. Abraham Lincoln, le président antiesclavagiste assassiné en 1865, élevé dans un ranch des Appalaches, incarne la vertu des pionniers défricheurs.

Mais avant d'aborder les Appalaches, roulant sur la « Pennsylvania Turnpike », qui relie les baies de Delaware et de Chesapeake au lac Erié, nous traversons une contrée riante, s'élevant par étages de l'Atlantique vers l'Ouest. Quatre cent quatre-vingts kilomètres séparent Washington de la « piste des bisons », c'est-à-dire deux fois la distance de Genève à Zurich ! Et il en faut autant de la « piste des bisons », en dévalant les Appalaches, pour atteindre la région des lacs.

Les fermes, opulentes dans la plaine et sur les coteaux, s'amenuisent en direction des montagnes. Flanquées de hauts silos métalliques qui les dominent comme des clochers, elles ressemblent, à distance, à d'imposantes cathédrales. Domaines de gentlemen-farmers, elles ont permis la formation d'une aristocratie terrienne qui joua un rôle prépondérant dans la création de l'Union. Mus d'abord par l'intérêt, s'opposant à l'Angleterre qui percevait des taxes exorbitantes sur les produits importés et exportés, ils sont devenus des révoltés à leur corps défendant, contrairement aux gens de la Nouvelle-Angleterre, républicains à la Cromwell se souciant fort peu du pouvoir royal.

En réalité, la gentry de cette contrée s'est prise au jeu. Elle devint la pépinière des chefs militaires et politiques de la jeune République : Washington, Jefferson, Madison, Monroe, guère différents, dans leurs goûts et leurs manières, des aristocrates du Vieux-Monde. En s'amusant aux quakers et puritains du Massachusetts et du Connecticut, ils ont permis la création d'une nation neuve.

La Pennsylvanie est un des grands Etats de l'Union : 120 000 km², soit trois fois la superficie de la Suisse, et 12 millions d'habitants. Si son rôle fut prépondérant dans la guerre d'Indépendance, au XVIII^e siècle,

cle, puis dans la guerre de Sécession qui déchira la jeune République, de 1861 à 1865, elle le doit à sa position géographique, comme le Maryland et la Virginie, entre les Etats du Nord et ceux du Sud, à sa structure économique et sociale, au sens des nuances de ses élites que ne possèdent pas au même degré les citoyens de la Nouvelle-Angleterre, qui brillent toujours d'une flamme de quakers, et ceux des territoires de l'Ouest, volontiers « cowboys » et intransigeants.

Les toponymes révèlent un salmigondis ethnique : des dizaines de noms se terminant par « Burg », des Hannover, Altona, Berlin, noyés dans les noms d'origine anglaise, un Du Bois, un Liban, un Tarentum, un Florence, et quelques vestiges des langues indigènes (montagnes et rivières) : la Susquehannah, le Cacapon, la Monongahela, le Mahoning, tout ce qui reste d'une civilisation à jamais disparue...

* * *

Au-delà des monts Appalaches, Pittsburgh, cité de 700 000 habitants, au centre d'une agglomération industrielle de plus de 3 1/2 millions d'âmes, sise au confluent de trois fleuves, dont l'Ohio, est perceptible de loin par son halo de fumées. On croit voir une enveloppe semi-lumineuse de miasmes délétères. Des ponts enjambent les fleuves de toutes parts, à diverses hauteurs, canalisant le trafic ferroviaire et routier, tandis qu'une intense navigation fluviale anime le cours de l'Ohio. L'U.S. Steel Company, géant de l'industrie métallurgique, produit le quart de l'acier des Etats-Unis. Tout ici sent la houille, le fer, la fonte, l'aluminium, le feu, l'humidité stagnante, et le soleil même, dans un paysage qui dut être idyllique avant l'ère industrielle, hésite à crever le voile opaque qui plane sur la contrée. Nous avons perçu ce même phénomène dans toutes les grandes villes de la région des lacs. Ainsi l'homme n'a-t-il qu'un remède, en face du déchaînement des monstrueux hauts fourneaux, des aciéries, des bruyantes lamineries, des distilleries chimiques, des raffineries de pétrole, de cent produits issus de la houille : la fuite vers le soleil et l'air pur des montagnes et de la mer, après un travail harassant. Villes de labeur et villes de plaisir tout à la fois, où les joies de l'esprit et du corps sont à l'échelle de la course vers la puissance et l'argent. Pittsburgh, Cleveland, Chicago, s'enorgueillissent de musées incomparables, d'orchestres symphoniques éblouissants, de hautes écoles techniques et de collèges à l'avant-garde de la recherche et de l'enseignement, de salons de divertissements et de plaisirs, de restaurants adaptés à tous les goûts et toutes les bourses.

La population de ces villes est aussi la plus extraordinaire qui soit : cocktail de toutes les nationalités, au même titre que New York, fondues en un creuset commun, qui donnera l'« Américain moyen », au nom polonais, allemand, italien, ukrainien ou hongrois anglicisé. Eisenhauer s'est mué en Eisenhower, Muller en Miller. Après une génération, tout en conservant quelques bribes du langage de ses ancêtres, l'immigré citadin s'est totalement assimilé. Il est fier de servir sous la bannière étoilée, d'autant plus que la vague d'émigrants de laquelle il est issu appartient à des milieux d'humble origine, ayant quitté une terre ingrate ou surpeuplée, ou un ghetto emmuré pour franchir

l'Atlantique et tenter leur chance dans le Nouveau-Monde. L'ancien prolétariat de la terre devenu le prolétariat de l'usine, dans un système social où l'audace et l'esprit d'initiative l'emportent sur les préjugés de castes et l'adoration des diplômes, s'est rapidement transformé en un monde nouveau où la confiance en soi et la notion d'efficience servent de règle. L'Américain de la région des lacs, grand de taille, bien nourri, gros mangeur et débrouillard, confiant dans les valeurs qui lui ont permis d'édifier la société industrielle la plus puissante qui soit, est débordant d'optimisme, volontiers brutal en affaires, réaliste, beaucoup moins religieux et doctrinaire que son compatriote de la Nouvelle-Angleterre, voire des Etats de l'Atlantique. Il est le « businessmann » par excellence, et, dans sa conversation, tout en témoignant beaucoup d'intérêt pour l'Europe, où il a laissé des cousins ou des neveux, il marque quelque forfanterie à insister sur la puissance industrielle et financière des USA. Forfanterie de nouveau riche, si l'on veut, mais dont les moyens culturels à disposition en feront et en font rapidement le dépositaire d'une civilisation qui, dans le domaine des arts et des lettres, tend à égaler, même à surpasser l'ancien continent. Dollars d'abord, entend-on dire, puis richesses permettant l'éclosion d'une culture désintéressée. N'est-ce pas le processus qui a permis à la Grèce ancienne et aux cités italiennes et flamandes d'atteindre aux sommets de l'Art ? Sans les marchands d'Athènes et de Venise, sans les banquiers de Florence ou d'Amsterdam, sans leur bienveillant mécénat, l'Europe aurait-elle connu l'épanouissement artistique qui a enrichi nos musées ?

Cette fierté d'appartenance à la nation américaine, je l'ai constatée partout, et singulièrement chez ceux d'origine juive ou allemande. Un Rhénan de ma connaissance étala sous mes yeux la photo de son fils, sergent dans l'armée américaine. Lui-même avait servi sous l'uniforme feldgrau. Un autre Allemand, à Chicago, me déclara qu'ils étaient plus de 70 000 dans la grande cité du lac Michigan, qu'on y compte plus de 120 000 Polonais, 50 000 Italiens, 45 000 Russes, autant de Chinois et de Japonais. Chaque nationalité a ses propres journaux, un lien vague avec le « vieux pays » ne diminuant en rien l'orgueil d'être Américain.

Dans les campagnes, l'assimilation est plus lente. Les sociétés rurales, traditionnalistes et routinières, ont mieux conservé les us de la vieille Europe. Un amiral que j'ai connu, d'origine glaronnaise, parlait encore le dialecte de ses pères, avec un fort accent anglais. Les styles des fermes portent d'ailleurs souvent l'empreinte des origines de leurs propriétaires : ferme danoise ou hollandaise, maison rhénane, voire slave. Le nombre est impressionnant des visiteurs européens de l'Exposition de Montréal qui se sont égrenés dans des familles parentes ou amies, paysans de l'Ohio, de l'Illinois et du Michigan qu'on ne connaît que par correspondance et photos, ayant gardé des attaches avec leur patrie d'origine. La plupart des citadins, en revanche, se sont délibérément déracinés. Néanmoins, les uns et les autres, qu'ils soient des villes ou des champs, affirment d'abord leur loyal et profond patriotisme envers les USA. Chevrolet et Lindbergh, l'un Jurassien bernois, l'autre Suédois, se sont affirmés comme Américains, sans rien revendiquer pour leur pays d'origine !

La vallée de l'Ohio franchie, on descend rapidement vers la région des lacs et vers les immenses étendues, les « Prairies », qui s'étendent jusqu'aux Montagnes-Rocheuses sur près de 3000 km. à vol d'oiseau.

J'ai l'esprit hanté par l'épopée des premiers pionniers se lançant sur la « piste des bisons » à travers une nature sauvage, des forêts épaisse, des terres vierges peuplées d'animaux inconnus, des tribus d'Indiens guerriers. Aujourd'hui, villes et villages s'entassent, banaux, n'ayant ni l'élégance de l'époque coloniale et washingtonienne (XVIII^e siècle), ni la solidité et la majesté de l'ère 1900. Rien n'est assis ; tout sent le provisoire comme s'il ne s'agissait que d'étapes et de camps. On cherche vainement l'église, l'école, l'Hôtel de Ville, noyés dans des maisons toutes identiques, comme si les pionniers et leurs descendants n'eussent été mus que par l'idée d'aller toujours plus loin, à la recherche d'on ne sait quelle terre promise.

Puis les agglomérations se raréfient. Les champs de maïs s'étendent à perte de vue qui donneront les « Korn-flakes », du whisky et la pâture des porcs. On recense encore de l'avoine, ça et là du tabac. A peine visibles dans cet horizon herbeux, des fermes, centres de domaines étendus.

En bordure des lacs, la lande domine, coupée d'étangs et de lagons, de champs de bruyères et de genêts. J'ai vu pareils paysages dans le Slesvig-Holstein, doux, mélancoliques, typiquement nordiques, où le ciel et la terre semblent s'entremêler.

De Pittsburgh à Cleveland, sur le lac Erié, on compte 210 km. par l'Ohio-Turnpike, qui succède à l'autoroute de Pennsylvanie. Le terme de « lac » ne convient guère aux vastes étendues d'eau qui s'étendent à la frontière des USA et du Canada. Il s'agit plutôt de mers intérieures, reliées entre elles par des détroits, des fleuves, des canaux, communiquant du lac Supérieur (81 000 km², soit deux fois la superficie de la Suisse), par les lacs Michigan, Huron, Erié et Ontario, au Saint-Laurent, vaste estuaire débouchant sur l'Atlantique. Les touristes mal informés arrivant à Cleveland seront, au bord du lac Erié, totalement dépaysés. Pas de rives proches, seulement un plan d'eau. Le plus petit des « lacs » américains, l'Ontario excepté, a 1000 km. de long et 100 km. de large. Ici, le regard ne s'accroche à rien, sinon à l'eau, alors que, de Lausanne, on admire, à 15 km., la rive savoyarde.

J'ai découvert Cleveland, ville d'un million d'habitants, à la nuit tombante, dans une apothéose de néon. Crénelage de gratte-ciel, comme à Manhattan, vitrines éclairés a giorno, boîtes de nuit, clubs, hôtels monumentaux et vie intense. A voir la foule de Blancs et de Noirs se côtoyant au restaurant, dans les cafeterias et les clubs, je n'ai nullement été étonné d'apprendre que le maire désigné était un Noir. Ici, pas de slums, pas de ghetto. Cleveland se vante d'être à l'avant-garde du progrès social. La métropole de l'Etat d'Ohio est le centre de l'industrie électrique, et le grand building de la General Electric semble prendre tous les autres sous sa protection. Au petit matin, quand la ville s'éveille, je visite rapidement le port, le plus important de toute la zone des lacs, d'où partent, notamment, à destination de tous les continents, des milliers de moteurs, de dynamos, d'appareils à frigorifier, des tonnes de produits chimiques. Les rives du lac sont lumineuses et quelques dizaines de barques à voiles latines, au repos dans une

anse, évoquent les « week-ends » des managers du lieu, se contentant de l'Erié avant de se retirer, quinquagénaires enrichis que n'a pas frap-pés l'infarctus, dans quelque Miami ou Puerto-Rico lointain.

* * *

Tournant le dos à Cleveland en jetant un dernier regard à la fameuse Terminal Tower qui émerge d'un parc à la française, et qui se mire dans l'Erié, je mets le cap sur Chicago, en empruntant l'auto-route à travers les Etats d'Ohio et d'Indiana. Longueur de l'étape : 550 km. Paysage monotone, plat, sol pauvre, tantôt sablonneux, tantôt marneux, paradis jadis des troupeaux de bisons et d'une faune anéan-tie par la civilisation.

Toute cette région, au peuplement épars, et que les Américains appellent souvent les « Territoires du Nord-Ouest », érigés en Etats de l'Union vers 1830 seulement, compte encore de nombreux patronymes d'origine française, vestiges des velléités d'expansion du Québec vers le Mississippi, au cours du XVIII^e siècle. Anglais et Français s'y affron-tèrent à l'époque de Voltaire qui condamnait en une boutade célèbre la conquête de ces « arpents de terres enneigées » ! Lorraine, Oberlin, Bellevue, Fremont, La Grange, La Porte, Bourbon, suivis de Napoléon, Waterloo et Albion de colonisation plus récente, jalonnent la route. La carte révèle ainsi les conflits qui marquèrent le tracé des frontières !

L'Ohio et l'Indiana sont au nombre des Etats importants de l'Union, le premier avec 106 000 km² et 10 millions d'habitants, le second avec 96 000 km² et 5 millions d'habitants. A eux deux, ils dépas-sent la superficie et la population de la Tchécoslovaquie.

Toledo, dont j'effleure les faubourgs, à la pointe ouest du lac Erié, capitale mondiale du verre, paraît-il, n'en a guère la transparence, dans un hérissement de hauts fourneaux et de cheminées d'usines. La vue des champs de tabac, dans l'Indiana, me rappelle les premiers ciga-re dont je me délectais, il y a cinquante ans ! Tabac blond, léger, ciga-re pour bourse d'étudiant, dans des paquets couleur lie-de-vin ornés de la vignette d'un Peau-Rouge ; ils coûtaient alors 70 ct. la dizaine ! Je ne sais si les « Indiana » se vendent encore ; je le souhaite, car ils m'ont procuré des plaisirs juvéniles qui me reviennent à l'esprit dans ce « Happy motoring » entre Erié et Michigan...

Chicago ! On croit toucher la métropole de la région des lacs. Ce ne sont que les faubourgs, d'une étendue illimitée. La ville compte quatre millions d'habitants, avec les agglomérations voisines six mil-lions et demi. Horreur des faubourgs avec leur entassement de fer-raille, leurs maisons lépreuses, les crackings, les flaques irisées d'huile, la misère des échoppes et la multiplicité des assommoirs, les chômeurs, les attroupements d'oisifs et de badauds. Promiscuité des faméliques, Blancs et Noirs.

C'est d'abord Gary, dont j'ignorais l'existence, où vivent 200 000 habitants dans une forge de Vulcain, et qui s'enorgueillit d'avoir élu un Noir à la tête de la cité. Puis les faubourgs se succèdent et Chicago semble reculer à l'horizon, comme un mirage. Après une heure et demie d'un trafic presque fluide, on entre en ville. Ville jeune puis-qu'elle ne compte pas plus d'un siècle et demi, mais ville déjà flétrie,

fanée, à l'exception des grandioses quais du lac Michigan et des cent vingt parcs qui jettent un peu de verdure dans ce chaos des hommes. La nuit seulement, comme les « respectueuses » qui cachent sous le fard leurs flétrissures, Chicago est belle dans l'éclat des feux, les illuminations multicolores.

De jour la laideur de la ville éclate : pâtes identiques semés dans un quadrillage monotone de rues. Quartiers riches et quartiers pauvres, quartiers blancs et quartiers noirs sont les seules différences qui nous soient apparues. Quelques grandes avenues sont dotées de vitrines splendides et de grands magasins.

En flânant dans les rues, on risque de s'égarter dix ou vingt fois, de revenir au point de départ en croyant avoir progressé vers le sud ou vers l'est. Seuls repères, les gratte-ciel en métal et en verre opaque, en bordure du lac Michigan, permettent l'orientation. Un garage sensationnel, ressemblant à la tour de Babel décrite dans la Bible, comme un ziggourat mésopotamien, abrite quelques milliers d'autos happées par un colimaçon.

Tout est confus, gens et maisons. J'entre dans un « pub », à l'heure où les bureaux se vident. Meubles, brocs, boissons, poutres enfumées, verres « en cul de bouteille », tout y est très vieille Angleterre. Aucune femme n'y est admise. Seule trône majestueusement derrière le comptoir une blonde Valkyrie, qui distribue ale et drinks.

Les restaurants abondent, français, allemands, grecs, juifs, exotiques, et surtout italiens. Spaghettis et chianti, mis à la mode par les combattants d'Italie, sont fort appréciés. On retrouve de nombreuses « osterie » dans toutes les grandes villes.

Un soir, égaré dans le quartier chinois, le plus paisible qui soit, nous avons savouré des bourgeons de bambou, des ailerons de requin, une bouillabaisse asiatique arrosée de thé vert et d'alcool de riz. Un compère, à la table voisine, avec la familiarité qui caractérise les Yankees, flairant ma tenue européenne, engage la conversation sur la situation politique, dénonçant l'ingratITUDE de l'Occident et singulièrement de la France à l'égard des USA. Officier supérieur, il avait fait la campagne de France et connaissait la Rhénanie, dont il parlait la langue et appréciait les vins. Ce besoin d'être aimé, de quêter une reconnaissance pour les services rendus, je l'ai constaté souvent au cours d'entretiens, surtout chez les anciens combattants, oublieux que les conditions politiques ont changé depuis 1945, et que le sauveur d'hier peut agacer aujourd'hui par son paternalisme.

Les églises sont nombreuses à Chicago ; elles abritent tous les rites et le puritanisme anglo-saxon n'y est guère apparent, contrairement à ce qu'on constate dans les Etats atlantiques et en Nouvelle-Angleterre. Les catholiques sont nombreux, Irlandais, Italiens, Polonois, Slovaques, de l'avant-dernière ou dernière vague d'émigration, prolétaires attirés par l'industrie. Cité vivante, populaire, on n'y décèle apparemment aucun sentiment ségrégationniste. D'ailleurs, le crime et la corruption, à l'époque de la prohibition, ont démontré que les bandits se recrutaient autant et sinon plus chez les Blancs que chez les Noirs. L'ombre d'Al Capone plane encore sur la ville, et on chuchote que certaines constellations de gangsters contrôlent encore de puissantes entreprises financières. Quoi qu'il en soit, il est recommandé

aux touristes de ne pas s'aventurer dans certains quartiers, à la nuit tombante, la police se révélant impuissante à protéger la vie et surtout les portefeuilles des imprudents ou des étourdis... Est-ce la réalité, ou veut-on simplement entretenir des mythes et des contes de fées rocambolesques ?

Le vice, d'ailleurs, ne se cache pas. En plein jour, attiré par une péniche amarrée au quai d'un canal, j'ai découvert très naïvement un salon flottant, style 1900, aux divans et aux fauteuils de velours, renfermant dans ses flancs des sirènes que n'eussent pas repoussées les compagnons d'Ulysse !

Mais Chicago n'abrite pas que des abattoirs, des ondines et des gueux. Tout comme New York, la métropole des lacs est riche en musées et collections de toutes sortes. Sa galerie des beaux-arts, merveilleuse et réputée, « recèle » des œuvres qu'envient les illustres musées du Vieux-Continent. Peut-on parler de « recel » ainsi que le déclarait un ami parisien, accusant les USA d'avoir pillé les collections d'Europe, à la fin de la guerre mondiale, grâce à la connivence de rabatteurs sans scrupules ? On peut, sans se lasser, se promener des heures durant dans le grandiose édifice de la galerie d'art, au bord du lac Michigan, qui participe autant de la maison de la culture que du musée traditionnel. L'entrée en est gratuite, et les salles de lecture, bibliothèques, locaux d'études et de conférences, salons de thé, musée des jeunes occupent de nombreux locaux. Conformément à l'idéal yankee, place est faite aux mécènes, dont les collections l'emportent sur celles de l'Etat et de la ville, et qui disposent de salles qu'on leur octroie momentanément. Aux cimaises figurent des impressionnistes français, une bouleversante collection de Goya, l'avant-garde de la peinture et de la sculpture américaines non figuratives, des Vallotton et des Hodler qui ont réveillé, au-delà des mers, ma fibre patriotique.

* * *

Après trois jours à Chicago, saturé d'une ambiance qui rappelle singulièrement la Ruhr, mais en pire, je me rends à Détroit, empruntant un car touristique pour effectuer le parcours à travers l'Etat du Michigan (450 km.). Celui-ci, coincé entre le lac Michigan (cent fois la surface du Léman !) et le lac Erié, ressemble à l'Indiana. Il est même plus indianisé, longtemps territoire de chasse, aux confins nord de l'Union, rattaché à celle-ci comme Etat au milieu du siècle passé. Ici encore, l'examen de la carte révèle les couches de colonisation, affleurant ou se superposant comme dans un profil géologique : noms indiens, les plus anciens, Kalamazoo, Paw Paw, Dowasiak, Owosso ; noms français fleurant bon les trappeurs, Pontiac, Cadillac, Saint-Joseph, Détroit (prononcé ici Détroïte) ; noms anglais, plus récents, constituant la couche supérieure qui recouvre l'ensemble du pays. Formée de plaines marécageuses, d'herbes et de « faignes », la presqu'île du Michigan appartient géographiquement au bouclier canadien, dont elle partage le climat continental. Les champs de froment et de maïs forment une mer ondulée alimentant diverses industries, notamment à Battle Creek, la plus grande usine de préparation de « Korn-flakes », base du petit déjeuner à l'américaine, apprêtés de diverses façons. L'usine Kellogg, que j'ai visitée et qui possède une suc-

cursale en Suisse, occupe 5000 ouvriers et ouvrières, se contentant de surveiller des machines dans de vastes moulins, aussi climatisés et à l'abri des poussières que des salles d'opération. Dix millions de paquets sortent quotidiennement de la fabrique qui accueille les visiteurs avec amabilité, leur offre des rafraîchissements et leur remet, par les soins de girls dernier cri, deux paquets de six rations, la pitance pour douze petits déjeuners américains.

N'abordez pas Détroit par les faubourgs de l'ouest, misérables et hideux, dans un décor de maisons calcinées, de gravats et de poutres noircies jonchant le chantier, de vitres brisées, de parois béantes dressées comme des chicots. Tout témoigne ici de la violence de l'insurrection des Noirs, en juillet dernier, qui s'abattit sur la ville comme un raz de marée. Des chômeurs — ils sont nombreux — tous nègres, mains ou poings dans les poches, nous scrutent sans aménité.

Le centre de Détroit, en revanche, est digne de la métropole de l'automobile, plus belle qu'aucune autre ville du Middle-west, plus humaine et sereine que New York dont elle n'a ni la terrifiante, l'angoissante, la bouleversante atmosphère. La silhouette de ses gratte-ciel, dominant un océan de verdure, des pelouses à l'anglaise, des avenues larges et propres, des jets d'eau et des monuments, reste à l'échelle humaine.

Etablissement de trappeurs fondé par le Français La Mothe Cadillac, Détroit, bâtie sur une position centrale, au milieu des grands lacs, est devenue une plaque tournante, le passage naturel qu'ont emprunté bateaux, rails et routes, avant de devenir la capitale mondiale de l'auto, grâce au génie de Ford, de King et de Chrysler. Alors qu'en 1900, la ville comptait 200 000 habitants, elle est aujourd'hui la cinquième ville des USA, avec 2 000 000 d'habitants (3 800 000 avec sa banlieue). Toute activité se rapporte à l'auto, au moteur et à leurs accessoires. Aussi le niveau intellectuel est-il élevé, techniciens et ingénieurs se comptant par milliers.

Plusieurs hôtels abritent toute l'année des conférences des représentants des grandes marques américaines, venus des cinq continents. Le soir, les bals et amusements sont nombreux. J'ai assisté à la fin d'une soirée, les hôtes envahissant les halls du Sheraton-Palace. Critère de la civilisation industrielle : un bal mondain, à Londres ou à Paris, revêt moins d'éclat. Les femmes en robe longue, opulentes, chargées de bijoux, sophistiquées à souhait, les hommes en smoking, fumant des havanes, se ressemblent étrangement, qu'ils viennent de Hong-kong, de Panama, de Rotterdam ou de Buenos Aires. Visages durs, glabres, mais chaque convive emporte naïvement un gros écusson en fleurs ou en velours, aux armes des USA, comme un enfant recueille sous l'arbre de Noël un caniche ou un ourson en peluche !

Détroit a été baptisée « motor city », puis l'« arsenal des démocraties » ; elle mérite ces titres pour l'effort surhumain accompli au cours des deux conflits mondiaux : armement, navires, chars d'assaut, engins blindés, tonnes de munitions ont été fournis à un rythme jusqu'alors inconnu dans l'histoire de l'humanité. La notion de « gaspillage » s'est hélas, maintenue, et les modèles d'autos, qu'ils sortent des usines de Ford ou de General Motors, changent constamment, plus pour obéir au désir de renouvellement qu'au seul aiguillon du progrès technique.

Notre car s'est promené dans les dédales et les parcs immenses des dizaines d'ateliers de General Motors. La grève étant alors totale, nous n'avons pu visiter ni laboratoire, ni usine. Des piquets de grève, fort polis d'ailleurs, contrôlaient entrées et sorties des vastes chantiers, sans qu'il y eût jamais un incident sanglant, nous a-t-on assuré. C'est pourquoi nous nous sommes rabattus sur le célèbre Musée Ford, à Greenfield-Village, que j'ai visité avec intérêt. Henry Ford, fils de fermier, tête de clergyman, inventeur et organisateur génial, a commencé sa carrière de chercheur en réparant des outils aratoires, en inventant des modèles de machines agricoles, en procédant à l'amélioration des « chars » automobiles devenus les luxueuses limousines qu'on utilise aujourd'hui. Très religieux, type du Yankee idéaliste et pratique, Ford voulait que ses inventions profitassent à l'ensemble des hommes, et non pas seulement aux privilégiés. Il a puissamment contribué à modifier le mode de penser des Américains, hissant l'« efficience » au rang d'une vertu cardinale, cultivant l'esprit audacieux des pionniers, exigeant un rendement maximal par la rationalisation du travail, désireux de mettre ses découvertes à la portée de toutes les bourses.

Le Musée Ford, d'une surface de 7 hectares, est un vrai caravan-sérial où s'entassent tous les produits de l'industrie des USA, depuis les moyens de communication, l'éclairage, jusqu'à l'équipement électronique. Un tohu-bohu, un bazar, où la petite note sentimentale très USA se retrouve dans la reconstitution de quelque vingt magasins, ateliers et échoppes du siècle dernier. L'Américain se cramponne à son passé récent. A Détroit, j'ai pu assister à un concert de musique du XVIII^e siècle, les artistes portant perruque, redingote et jabot, ou robe à panier et vertugadin ; tableau de Greuze avec aussi une épинette et des violons ! Le contraste est grand d'entendre du Telemann et du Purcell dans le hall d'un building, carapace cubique de verre et d'acier. Décidément, l'Amérique n'a pas fini de nous étonner.

* * *

Un saut de puce — 400 km. — face à l'est, le long du lac Erié, à travers la province anglo-canadienne d'Ontario et j'atteins les chutes du Niagara, Niagara Falls. A la sortie de Détroit, après avoir franchi la rivière Saint-Clair, on entre au Canada, à Windsor. Douane compliquée et polie, contrôle des passeports, sous l'enseigne d'un hôtel d'apparence bourgeoise et victorienne, « The Prince Edward ». A croire qu'on est en Angleterre. Le paysage est identique à celui du Michigan, mais les hommes l'ont modelé d'autre façon. Cottages, fermes, prairies, tout évoque ici la Grande-Bretagne ou le Danemark. Rien de colossal ; dans toutes les villes du sud de l'Ontario — London, Brantford, Hamilton — on a respecté l'échelle humaine. Ni gratte-ciel ni slums, ni Noirs entassés dans des masures aux moustiquaires grillagées.

On se sent en Europe. Les autoroutes, plus modestes, un peu moins larges qu'aux USA, rappellent celles de Suisse. La campagne même semble plus nonchalante, les cultures plus diversifiées. Ici, du houblon, des tomates tardives, là, des arbres fruitiers, coupant les herbages où paissent de lourdes vaches frisonnes. Les villages, mieux

structurés qu'aux USA, annoncent de loin leur clocher, leurs écoles, leur place publique, tout comme chez nous, alors que ceux du Middle-west ressemblent à un semis capricieux de maisons vivant chacune pour soi, sans centre apparent, église ou maison communale.

Le Niagara, fleuve imposant de 50 km. de long, relie les lacs Erié et Ontario et forme la frontière entre le Canada et les USA (Buffalo, dans l'Etat de New York). Connu mondialement par ses célèbres chutes, il est l'objet d'un tourisme frénétique. Une des chutes, en forme de fer à cheval, haute de 50 mètres, est sise sur territoire canadien ; l'autre, de même hauteur, séparée de la première par une île, la prolonge sur la rive américaine. Je conseille aux touristes de les découvrir au soleil couchant, quand les eaux s'irisent et semblent formées de myriades de paillettes d'or. Un survol en hélicoptère que je me suis octroyé à cette heure-là m'a laissé une impression inoubliable, la contemplation d'un spectacle grandiose, titanique, où la vapeur des eaux semble s'élever jusqu'à nous. Trois tours, prises d'assaut par les touristes, dominent les chutes. Sous le fer à cheval canadien, on a construit une voie d'accès ; le visiteur contemple de bas en haut, dans un fracas épouvantable, les énormes masses d'eau utilisées en aval pour alimenter la plus puissante centrale électrique du continent américain. De vieilles « misses », engoncées dans des manteaux de caoutchouc, encapuchonnées et bottées, avides de sensations étranges, n'hésitent pas à se rendre sous la chute, dans un angle mort. Furies bravant la colère des dieux, elles exprimaient une satisfaction enfantine et béate.

De nuit, le spectacle est féerique. De nombreux projecteurs prennent les chutes dans leur champ visuel et les éclairent de tons multicolores, changeant toutes les minutes. La régie est impeccable, et Niagara Falls, rendez-vous des couples canadiens et américains en veine de lune de miel, possède des dizaines d'hôtels, à la portée de toutes les bourses, des « night-clubs », un Musée Grévin américain, et surtout de multiples bazars offrant des brimborions et des colifichets d'un goût plutôt douteux.

* * *

J'ai quitté le Niagara à l'aube pour une étape me ramenant à New York par Buffalo, Rochester (la cité de Kodak) et la vallée de l'Hudson. Trajet en autocar, de 600 km., harassant malgré la beauté du paysage au sud du lac Ontario.

L'Etat de New York diffère peu, dans cette région, de la Pennsylvanie toute proche : beaucoup d'industries, concentrées à Rochester, l'Iéna des USA, qui regorge de techniciens allemands, à Syracuse, à Utica et à Albany. Terre riche d'histoire, où s'affrontèrent Anglais et Français, puis Anglais et colons révoltés, enfin bataillons des USA et Indiens (Iroquois, Hurons et Mohicans). A l'approche de la vallée de l'Hudson, que j'ai décrite dans la brochure « Impressions USA 1966 », les villages, sertis dans la verdure, évoquent l'Angleterre. De nombreuses villas s'agrippent aux flancs des collines, maisons de vacances des millionnaires américains, banquiers, éditeurs, directeurs de trusts mondiaux. Celles des Rockefeller et des Roosevelt, mécènes de New York, ne le cèdent en rien aux gentilhommières de l'Ile-de-France. Le vent

d'Europe souffle sur la vallée de l'Hudson et s'arrête aux Alleghans. Chicago et Toledo m'apparaissent si loin que je les situe dans un autre continent, peuplées d'une autre race, et que je retrouve ici la vieille Europe avec son sens de la mesure et la recherche de la beauté et de l'originalité.

III.

Boston et l'université américaine

Nul ne peut se rendre compte de l'effort immense accompli par les Etats-Unis en faveur de la recherche scientifique et de l'enseignement universitaire s'il n'a visité Boston, ses universités et ses « collèges ». En 1966, j'avais pu prendre contact avec l'Université Columbia, de New York, une des plus brillantes — 18 000 étudiants et 3500 professeurs — des USA, au côté d'Yale, dans le New Jersey, de Pasadena en Californie et d'Harvard, à Boston. Cette dernière surtout jouit d'une réputation mondiale ; non seulement elle est la plus ancienne des Etats-Unis (1636), mais elle est à l'avant-garde de la médecine opératoire depuis plus d'un siècle, et cinq présidents des USA y ont acquis leur savoir. Dans ses murs eut lieu la première opération avec utilisation de l'éther comme anesthésiant. Actuellement, la chirurgie du cœur et du cerveau attire, à Harvard, des jeunes savants de tous les continents.

Nouveau saut de puce : en avion à réaction, un Boeing de l'AA (American Airlines) qui effectue en une demi-heure le vol New York-Boston, d'une distance de 340 km. Dépaysement total : Boston est une ville anglaise, comme toutes celles que j'ai connues, Bristol, York ou Douvres. Maisons aux briques rouges, vieilles rues parfois étroites, parcs enchanteurs et pelouses ratissées, nombreuses églises de style gothique, tout ici est britannique. Contrastant avec l'exubérance des gens du Middle-west et de l'Ouest, les Bostonois sont réservés, polis, flegmatiques. On m'assure que l'essentiel de leur existence s'écoule dans les clubs, les garden-parties, les salles de lecture, le golf et les sports nautiques. Les gratte-ciel forment simplement une toile de fond dans la cité ; ils n'écrasent ni n'étouffent, comme à New York et dans les grandes villes des lacs. « Boston l'aristocratique », dit-on aux USA ; vieille de trois cent cinquante ans, elle s'enorgueillit de son histoire et de ses vieux édifices : la maison de Paul Révere, un anachronisme en pleine cité, conservée pieusement — le « Faneuil Hall », où fut proclamée la révolte contre l'administration anglaise, en 1772 — la frégate « Constitution » mouillée dans le port, toutes vergues baissées, qui détruisit en 1812 un convoi britannique. Je l'ai visitée un dimanche après-midi, alors qu'une fanfare des équipages y donnait concert dans une atmosphère patriotico-religieuse, et qu'un détachement de mousses — 80 enfants de 9 à 15 ans — fêtait un événement. Boston rappelle sur tous les articles pour touristes — voire sur les boîtes de dragées et les tabatières — la « Boston Tea party » de 1773, quand la population prit d'assaut un bateau transportant du thé et en jeta la cargaison à la mer, acte qui donna le signal de la révolte aux treize colonies, qui devinrent ensuite les treize premiers Etats de l'Union américaine.

Si Boston est chère au cœur des citoyens américains pour le rôle qu'elle joua dans l'histoire des USA, elle l'est encore plus pour la position qu'elle s'est acquise dans le domaine de l'éducation et de la science. Quaker d'essence, elle a cependant accueilli tous les courants religieux. Les églises et temples y sont nombreux, dont la fameuse « Christian Science Church » coiffée d'un dôme qui rappelle le Panthéon ; elle est connue mondialement pour son « Monitor » que lisent des millions d'adeptes. Les établissements scolaires, appartenant à la ville, à l'Etat de Massachusetts, à des corporations privées, foisonnent ; ceux des jésuites — au pays des quakers ! — y jouissent de l'estime générale. Clergymen, prêtres catholiques, sœurs enseignantes donnent aux rues une note qu'on chercherait vainement dans quelque autre ville des USA !

Les restaurants rappellent aussi l'Ancien-Monde par leur intimité et par les spécialités culinaires où les homards et les fruits de mer occupent une place de choix. Les gastronomes discutent sur l'emploi de l'expression « homard à l'américaine », dont le terme exact est, paraît-il, « homard à l'armoricaine », en hommage à la Bretagne. Les crustacés de Boston, l'avouerai-je, ne le cèdent en rien à leurs frères d'Ouessant par le rosé et la fermeté de leur chair et leur apprêt en buissons dignes d'un Brillat-Savarin.

* * *

Mais foin de l'histoire et de la gastronomie ! Je vais à la découverte des collèges et universités, guidé par un chauffeur extraordinaire, étudiant ès sciences sociales, marié, et qui fonctionne comme cicérone pour augmenter son ordinaire, les bourses étant distribuées parcimonieusement.

Il importe de savoir que le « collège » et l'« université » aux USA, ne correspondent pas au sens qu'on leur donne en Europe. Chaque Etat américain entretient au moins une université (on en compte 150 environ pour l'ensemble de l'Union) et les collèges sont au nombre de 1600. Il y a des différences sensibles, chaque Etat étant autonome, comme en Suisse, dans le domaine scolaire. Néanmoins, des traits essentiels caractérisent l'école américaine, dans son organisation, ses programmes, ses méthodes d'enseignement.

L'« Elementary School » est fréquentée par tous les enfants, dans tous les Etats, de 6 à 12 ans, soit pour une durée de six ans. Sur ce tronc primaire se greffe la « High School » qui accueille, en principe, tous les élèves de 12 à 18 ans, de sorte que le jeune Américain est astreint à douze ans d'école, l'obligation la plus longue que connaisse un Etat de la planète. Il est vrai que 15 à 20 % des élèves, asociaux, anormaux, déficients, rebelles, ne pouvant suivre le programme de la « High School », sont livrés à eux-mêmes et laissés pour compte. Il est vrai aussi que fort peu d'élèves suivent un apprentissage aussi long qu'en Europe, puisqu'ils restent à l'école ; leur éducation générale est moins encyclopédique, car, selon la formule yankee, la mission de l'école est « d'apprendre à apprendre », d'autant plus que l'éclatement des structures — déplacements d'usines, nouvelles industries — provoquant des migrations intérieures, l'Américain moyen est habitué à changer de métier trois ou quatre fois au cours de son existence.

La « High School » comporte trois ans de « Junior School » et trois ans de « Senior School ». L'élève n'obtient pas de diplôme, mais des « unit » ou points, qui lui permettront de recevoir un certificat. Trente pour-cent des élèves entrent dans la vie au terme de la « High School », à 18 ans, sans continuer leurs études ; ils embrassent un métier. Si l'on ajoute les 20 % de ceux qui ont été laissés pour compte en cours de route, on peut admettre que 50 % des jeunes Américains arrivent à l'âge de 18 ans munis d'un bagage de culture générale supérieur à celui de leurs camarades européens, mais sans préparation professionnelle approfondie. La « High School » ne ressemble ni au gymnase ni à l'école secondaire du type helvétique. L'élève n'est qu'un élève, sans orientation précise. Certes, la « High School » possède en général des sections où s'opère la sélection et où se dessine la préparation aux métiers, de façon moindre que dans nos écoles professionnelles. L'élève choisit librement une des sections, ou plutôt un des programmes, car les cloisons entre sections ne sont pas étanches. Le « Vocational » prépare aux activités plutôt manuelles, le « Business » au commerce, le « General » à la culture désintéressée. Dans la classe supérieure de la « High School », douzième année d'école obligatoire, les élèves se destinant au « Collège » suivent des cours spéciaux.

Le « Collège » que fréquentent environ 50 % des jeunes Américains, comprend une section inférieure, le « Junior Collège », d'une durée de deux ans, où l'on dispense la culture générale, et le « Senior Collège », qui prépare au baccalauréat après deux autres années d'études. Mais le « bachelor » américain ne ressemble en rien à son confrère européen. A 22 ans, il est devenu un spécialiste : « bachelor of arts » (lettres, arts), ou « bachelor of sciences » (sciences nouvelles, économie politique, etc.).

Le « Collège » est presque toujours un secteur de l'Université, une école annexe, qui joue un rôle important dans la vie culturelle et sportive des USA. Presque toujours mixte, il possède ses clubs, ses régates, ses partis, et constitue l'élément universitaire en contact avec le public.

Trop d'Européens confondent le « Collège » avec nos gymnases ou l'ont assimilé à l'Université, dont il n'est qu'une partie, comme le progymnase, dans certaines de nos écoles, est intégré au gymnase même.

Le « bachelor » entre dans la vie à 22 ans muni d'un titre de caractère universitaire. Celui ou celle qui veut se spécialiser conquiert le titre de « master » (maître) dans des sections correspondant à nos facultés : « master of laws, of medecine, of biology, of technic », etc.

Enfin, titre envié, le « docteur », représente le sommet de la hiérarchie universitaire, auquel s'ouvrent les portes des facultés et l'attribution de missions importantes dans les équipes de l'enseignement supérieur et de la recherche. On compte en moyenne, par année 400 000 bacheliers, 70 000 « masters » et 12 000 docteurs. Ces chiffres m'ont été fournis par l'aimable étudiant-cicérone, lui-même bachelier se préparant à la maîtrise. Il est probable que sans ses explications fort claires j'aurais eu l'esprit faussé, à la visite des collèges et universités de Boston, et comme tous les visiteurs européens, les chiffres qu'on m'eût cités m'auraient paru relever de la propagande ou de la fantaisie.

Il n'en est rien, collège et université formant un ensemble organique, difficile à dissocier. L'université américaine prépare des sujets d'élite, « masters » et docteurs aussi bien préparés que ceux du Vieux-Continent. Tandis que le « Collège » par ses bacheliers soutient la comparaison avec les candidats aux propédeutica (botanique, zoologie, chimie, physique) ou aux examens du premier degré chez nos juristes et nos économistes (préalable).

L'université américaine a de grandes exigences et ne peut être jugée sur l'impression d'amateurisme des cours inférieurs des « Collèges » — deux ans — qui ne délivrent aucun titre, mais vivent d'une intense activité étudiante. (Et chez nous, lheureux temps des « Füchse » de jadis, insoucieux des examens à subir dans cinq ou six semestres ? !)

Tout compte fait, l'organisation scolaire des USA favorise la formation d'une élite, plus qu'en Europe. Les découvertes scientifiques spectaculaires des savants américains, dans tous les domaines, en fournissent la preuve. Le niveau de culture des classes moyennes, bénéficiant de douze ans de scolarité, est aussi élevé que dans le Vieux-Continent. Il nous semble, en revanche que les déficients, les arriérés et les asociaux sont trop laissés à eux-mêmes. Blancs et Noirs, ils forment un contingent dangereux, un « résidu » social où se recrutent les criminels, les fauteurs de troubles, les éternels chômeurs. Le viel esprit des pionniers, ivre de liberté, de responsabilité personnelle et de goût du risque s'accorde peu des considérations philanthropiques de Pestalozzi... Tels sont les jugements que j'ai pu établir après l'exposé précis, logique et convaincant d'un jeune sociologue américain.

* * *

Boston rappelle Cambridge ou Oxford, mais en plus vaste. Coupée en deux par la rivière Charles — Charles River — elle est formée de Boston-City et de Cambridge USA. Le dimanche après-midi, le bon peuple descend dans la rue. Tout est fermé : clubs, pubs, salons de thé, cinémas, boutiques, comme en Angleterre. On flâne, seul ou en famille ; on muse avec dignité.

Une seule place est animée, et la pelouse envahie, dans un jardin public, par un rassemblement de « beatniks », anodins, puérils, à la mode anglaise ou scandinave. Filles-garçons ou garçons-filles ? On ne les eût pas rencontrés à Chicago, où les jeunes mâles, grands de taille, bien nourris, cheveux ras ou en brosse, conformistes, paraissent insensibles à la vague qui déferle sur une certaine jeunesse de la Nouvelle-Angleterre.

Boston abrite de nombreux collèges, autonomes ou annexés à des universités. La plupart, d'ailleurs, appartiennent à des corporations de droit privé, fières de ne recevoir aucun subside officiel. Il est vrai qu'elles peuvent s'en dispenser, les anciens élèves considérant de leur devoir de contribuer à l'entretien de leur « Alma Mater ». Harvard, par exemple, dispose d'un fonds scolaire s'élevant à 600 millions de dollars, soit plus de 2 1/2 milliards de francs suisses ! On conçoit, dans ces conditions, que la liberté académique soit totale et que professeurs et étudiants se sentent détachés de toute doctrine a priori ou de toute

obédience envers le pouvoir politique. J'ajoute qu'il en est autrement sur le plan religieux, nombre de collèges ayant un caractère confessionnel marqué : anglican, catholique, méthodiste, luthérien, « christian science ».

A Boston même, les universités les plus en vue sont :

1. Celle du Nord-Est (Northeastern University), institution privée de caractère libéral, célèbre par ses écoles de droit, de philosophie et d'économie générale, et qui compte 20 000 étudiants ; le complexe de bâtiments, audacieux, imposant, constitue une petite cité, sans internat, les étudiants logeant en ville.

2. L'Université de Boston (Boston University), mondialement connue, disposant de locaux spacieux et modernes, abrite 18 collèges et facultés, fréquentés par 30 000 étudiants.

3. Le « Boston Collège », appartenant à la Société de Jésus, installé dans un bâtiment de style gothique, avec des annexes multiples, pour les quelque 9000 étudiants qu'il accueille chaque année.

Au-delà de Charles River, à Cambridge — ne pas confondre avec son homonyme anglais ! — sont situés l'Institut de technologie du Massachusetts, qui forme une vraie cité de la science, avec d'innombrables laboratoires et stations de recherches, préparant 5000 étudiants par année, et l'imposante et auguste université de Harvard — datant de 1636 — la plus brillante des hautes écoles américaines, qui s'enorgueillit d'avoir donné cinq présidents à l'Union, des dizaines de Prix Nobel, des philosophes, des écrivains, des médecins illustres. Les nombreux bâtiments de Harvard, couverts de lierre, entourés de verdure, s'espacant sur plus d'un kilomètre le long du fleuve, cloîtres et ruches tout à la fois, inspirent le respect. Harvard compte 14 000 étudiants, de toutes nationalités, et prépare surtout les « super graduates », ce qu'on commence à introduire en Occident sous la dénomination de « troisième cycle d'études », pour les docteurs voués à l'enseignement universitaire ou à la découverte scientifique.

Deux collèges célèbres se rattachent à Harvard : celui de Radcliffe, pour les garçons, celui de Wellesby, pour les jeunes filles.

D'autres institutions illustres contribuent à donner à Boston une auréole incomparable : deux autres universités (Tuft et Suffolk) et quatorze collèges. Nulle ville, aux USA, n'abrite autant de hautes écoles, de bibliothèques, de musées, d'instituts spéciaux.

En rêvant le long du Charles River, j'ai compris combien nous sommes infatigés de notre seule culture et civilisation d'Occident, oubliant que des peuples plus jeunes, sans préjugés, animés d'une foi ardente dans la valeur de la science, Prométhées ivres des espaces illimités, ont repris ou sont en train de reprendre le flambeau de la Renaissance adaptée aux moyens de notre ère. Deux amis français, impressionnés tout comme moi, avouaient que la visite de Boston, cité d'un million d'habitants, dont 60 000 à 100 000 étudiants, tenait du prodige ou de la fantasmagorie... C'est à Boston, et non à New York ou à Chicago, que doit être cherché le secret de la puissance américaine et la foi dans les destinées de l'Union au pavillon étoilé. Les élites ne s'improvisent pas, elles sont le produit d'un long et lent effort,

d'autant plus méritoire que l'Etat n'est pas seul responsable de leur formation. Arriverons-nous à rattraper le retard dont nous sommes frappés, en Europe ? Il y faudrait des moyens matériels illimités, la disparition d'un nationalisme desséchant, une conception neuve des rapports entre l'individu et l'Etat, ce Léviathan dont nous attendons des miracles. En sommes-nous capables ? Je souhaite que tous nos magistrats — même ceux qui n'ont jamais fréquenté l'université — se rendent à Boston. La brise du Charles River, un soir d'automne, quand des milliers de lampes s'allument dans les collèges et universités, leur en confiera le secret.

IV.

Montréal — Le Québec et ses problèmes

En l'an de grâces 1967, aucun touriste européen se rendant aux USA ne se dérobe à la visite de Montréal, le crochet à l'itinéraire normal ne représentant guère que 550 km.

De nuit, j'ai accompli le trajet Boston-Montréal dans un avion Convair d'Air-Canada. Visite nonchalante et débonnaire de la police et de la douane canadiennes, littéralement débordées en ce septembre d'Exposition mondiale. Climat très différent des USA : l'anglais et le français, langues officielles, figurent sur tous les documents officiels et sur toutes les affiches. Au Sheraton Hotel, succursale d'une vaste chaîne qui s'étend sur tout le nord du continent américain, la note est encore très yankee, la clientèle aussi. On m'avait affirmé que Montréal était une cité francophone, la deuxième du monde en importance. M'avait-on induit en erreur ?

Le lendemain, hélas, j'ai dû déchanter. Montréal, dans la province de Québec, est à celle-ci ce que Bienne est au Jura, un trait d'union entre le Canada français et le Canada anglais, aussi anglais que français.

La ville, qui compte 2 millions d'habitants, séduit le touriste. L'Exposition mondiale, qui a attiré 50 millions de visiteurs, venus surtout des provinces canadiennes et des Etats-Unis, lui donne une animation exceptionnelle. Il ne m'appartient pas de décrire dans cette chronique un phénomène passager ; d'ailleurs, les comptes rendus de l'Expo ont été répandus dans tous les continents par la presse, la radio et la télévision, de sorte que mes commentaires souffriraient de fadeur a posteriori. Qu'il me soit cependant permis d'avouer la légitime fierté de tous les Helvètes visitant l'Expo qui constataient que l'heure officielle était donnée par une horloge suisse. « La Suisse donne l'heure à l'Expo », pouvait-on lire ça et là sur certaines affiches.

Montréal offre un mélange bizarre de style colonial, d'américanisme improvisé et de modernisme européen. Le centre de la cité, nettement français, possède quelques belles églises — dont la basilique Sainte-Marie, cuivrée, surchargee, empâtée et rougissante, d'une foi naïve et tarabiscotée — et surtout la ravissante place d'armes, la place Royale, défrichée par Champlain, la place Yonville où Maisonneuve jeta les bases de Montréal, en 1642.

Mais le site le plus intéressant est sans conteste le Mont Royal, encastré dans un parc boisé, qui domine la ville, le fleuve Saint-Laurent et les terres basses au-delà du fleuve ; il est surmonté d'une immense croix métallique et des sentiers idylliques serpentent sur ses flancs. Un véritable parc d'autobus accueille cars et autos qui y déversent des milliers de touristes fixant sur les pellicules de leurs kodaks les gendarmes à cheval qui patrouillent en cet endroit et les horizons bleu flou de la plaine canadienne.

Le centre et l'ouest de la ville sont nettement anglophones, et les villas somptueuses des quartiers résidentiels appartiennent en général à des Canadiens anglais. Pour une cité dite « d'expression française », Montréal compte deux universités, l'une de langue française, avec 11 000 étudiants, l'autre de langue anglaise, avec 7000 étudiants. Banques, buildings, bureaux d'assurances, agences immobilières bénéficient de l'appui des Canadiens anglais et des USA. Ça et là, modeste comme une anémone de printemps ou une violette, on découvre une librairie française, qui affiche en vitrine un disque du discours du président Charles de Gaulle, car les passions ne se sont guère tuées depuis le mois de juillet 1967. Et les passants auxquels j'ai demandé parfois un renseignement m'ont presque toujours répondu ostensiblement en anglais. Y aurait-il une guerre sourde ou un front durci entre Anglo-Canadiens et Franco-Canadiens ?

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher, comme francophone, de ressentir un certain sentiment d'écrasement face à la puissance anglo-canadienne, car Montréal appartient à l'Etat du Québec, d'expression totalement française. Certes, des quartiers entiers de Montréal, notamment ceux du port, ressemblent à des villes de France ; et des restaurants, tels le « Pied de Cochon » ou le « Lutin qui bouffe », évoquent les halles parisiennes. Montréal est riche d'un glorieux passé, et les monuments et noms de rues rappellent que le Canada fut conquis au nom du « Roy » par des pionniers, des explorateurs et des soldats qui y plantèrent le drapeau fleurdelisé. On y respire une atmosphère plus amène et plus gaie qu'à New York et Chicago. Les femmes y sont élégantes, et le peuple des badauds ressemble beaucoup à celui du I^{er} ou du V^e arrondissement parisien. Quant à l'art culinaire, il surpasse aisément celui en commun usage aux USA. La table y est française, et les convives très « vieille France », truculents, gais, sociables, aimant la chanson à boire dans le pur style XVIII^e siècle.

* * *

Il existe néanmoins un problème québécois. C'est ailleurs qu'à Montréal qu'il faudra en rechercher les données, d'autant plus que les velléités séparatistes et les sentiments nettement francophiles de la province du Québec se sont violemment manifestés lors de la visite du président de Gaulle. Néanmoins, le problème est plus complexe que ne le pensent certains « terribles simplificateurs » à Paris, à New York, voire en Suisse. J'ai pu le constater en étudiant de près les conditions du Québec dans le cadre de la Confédération canadienne, dont on fête le centenaire cette année. Celle-ci est formée de dix provinces, dont la plus ancienne, le Québec, compte 5 millions d'habitants (le quart de

la population canadienne) auxquels se rattachent près d'un million de francophones dispersés dans l'ensemble du territoire canadien.

Le Québec jouit d'un droit d'aînesse dans la Confédération canadienne. Terre ancienne de peuplement, il a accueilli les explorateurs français dès le XVI^e siècle (Jacques Cartier), puis de longs convois de soldats, missionnaires, mauvais garçons et filles de joie jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Angevins, Bretons, Poitevins, Saintongeois se sont groupés en communautés rurales sur l'immense territoire du Québec, remontant le fleuve Saint-Laurent, fondant des agglomérations fleurant bon le « doux parler de France », y semant des centaines de hameaux sous la protection de tous les saints du calendrier — bizarres et rarissimes — dans l'espoir, comme le Petit Poucet, de retrouver un jour le chemin du retour : Trois-Pistoles, La Malebaie, Port-Joli, etc., Saint-Tite, Saint-Thècle, Saint-Zénon, Saint-Agapit, etc. Ces vigoureux lurons, essaimant au-delà des grands lacs, s'enfonçant vers le Grand Nord, tentant la descente du Mississippi jusqu'en Louisiane (terre du « roy Louis ») furent battus et refoulés par les armées anglaises, laissés à leur sort par la France, dont l'opinion publique, incarnée par Voltaire, déclarait que « quelques milliers d'arpents de neige ne valaient pas une guerre avec les Anglais » !

La formation des Etats-Unis d'Amérique au sud, l'organisation du reste du continent — l'actuel Canada — dans le cadre d'une « colonie britannique d'Amérique », a isolé le Québec, devenu colonie britannique de langue française. Ilot français et catholique, il s'est replié sur lui-même pendant tout le XIX^e siècle, entouré de toutes parts par des populations anglophones et réformées, et n'a pu survivre, face à l'expansionnisme anglo-saxon, que par un conservatisme intransigeant. L'accent savoureux des Canadiens français — la classe cultivée mise à part — rappelle celui des paysans de la Beauce ou de la Saintonge. Il faut quelque temps pour qu'on s'y habite.

La création de la Confédération canadienne, en 1867, en desserrant l'obédience du Canada envers la Grande-Bretagne, a permis au Québec de se sentir membre d'une communauté. Mais depuis un siècle, le Canada s'est profondément transformé. Ce qui fut la force du Québec devint dès lors sa faiblesse : maintenu longtemps en vase clos dans une civilisation rurale aux puissantes traditions par le clergé catholique, il a tenu tête au courant d'industrialisation débordant des grands lacs américains vers Toronto et Montréal, jusqu'à la première guerre mondiale. Aujourd'hui encore, le patriotisme québécois puise sa sève dans sa langue, son passé, sa confession, d'autant plus que l'école et la culture populaire, à l'exception de Montréal, sont nettement contrôlées par l'Eglise.

En 1867, le Québec constituait la moitié active du jeune Canada — le bas Canada — avec l'Ontario ou haut Canada. Le reste de l'immense colonie comprenait les « provinces maritimes », à l'embouchure du Saint-Laurent, et les vastes étendues se perdant vers le Pacifique et le Grand Nord. Depuis lors, sous l'influence des USA, l'Ontario est devenu la principale province de la Confédération, avec 7 millions d'habitants. Les provinces de l'Ouest, suivant le rythme des USA, sont devenues les terres à blé les plus productrices de la planète et s'ouvrent maintenant à l'industrie minière (uranium !) et à l'exploitation du bois.

Nos bons hôtels du Jura

Vous pouvez vous adresser en toute confiance aux établissements ci-dessous et les recommander à vos amis

Bévilard

Hôtel du Cheval-Blanc

(R. Ludi)

Moderne et confortable

(032) 92 15 51

Boncourt

Hôtel A la Locomotive

(L. Gatheraf)

Salles pour sociétés - Confort

(066) 7 56 63

Courchavon

Hôtel des Trois-Poissons

(Mme Lehmann)

Relais gastronomique

(066) 6 14 78

Courgenay

Restaurant La Diligence

(Jean Cœudevez)

Sa cuisine française

(066) 7 11 65

Moutier

Hôtel Suisse

(Famille Brioschi-Bassi)

Rénové, grandes salles

(032) 93 10 37

Laufon

Hôtel du Jura

(M. Regli)

Chaîne des rôtisseurs - Salle de conférences

(061) 89 51 01

La Neuveville

Hôtel J.-J. Rousseau

(Jean Marty)

Relais gastronomique au bord du lac

(038) 7 94 55

Porrentruy

Hôtel du Cheval-Blanc

(C. Sigrist)

Rénové, confort, salles

(066) 6 11 41

Saint-Imier

Hôtel des XIII Cantons

(M. Zibung)

Relais gastronomique du Jura

(039) 4 15 46

Undervelier 1358

Hôtel des Galeries du Pichoux

(M. Juillerat-Humair)

(066) 3 77 77

LOTERIE SEVA

LE PLUS GROS LOT DE L'ANNÉE

**1/4
MILLION**

1x 250 000.- 1x 50 000.- 1x 20 000.-

TIRAGE 21 DÉC.

On y recherche activement des colons, des ingénieurs, des mécaniciens. Un ministre de la Colombie britannique a même naïvement sollicité, lors du voyage de M. le conseiller fédéral Spühler au Canada, quelque 300 000 ou 400 000 spécialistes et ouvriers suisses pour l'économie de sa province en voie d'éclatement !

Le Québec s'est réveillé trop tard. Il a peine à rattraper le temps perdu, dans le cadre de la Confédération. L'ancienne province — mère de la Confédération — occupe aujourd'hui une position moindre. L'Ontario vient en tête avec 7 1/2 millions d'habitants, suivi du Québec, il est vrai. Mais la Colombie britannique (Vancouver), sur le Pacifique, le Manitoba, l'Alberta et le Saskatchewan, très peu peuplés en 1867, comptent aujourd'hui respectivement 2 millions, 1 millions, 1 1/2 million et 1 million d'habitants. En outre, les « provinces maritimes » de 1867 se sont scindées en plusieurs provinces autonomes, dont le poids n'est pas négligeable dans la politique intérieure de la Confédération. Terre-Neuve, l'Île du Prince Édouard, la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau Brunswick, qui contrôlent l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, enserrent encore le Québec vers l'est, c'est-à-dire contrôlent la route de l'Europe et fournissent 1 1/2 million d'anglophones au Canada.

En substance, la situation ayant gravement empiré depuis un siècle, le Québec est enserré de toutes parts par le Canada anglais et subit une pression économique grandissante des puissants Etats industrialisés des USA : New York, Ohio, Michigan, Illinois, Wisconsin et Minnesota. A l'exception de Montréal, cité-tampon entre l'Ontario et le Québec, il voit son rôle amoindrir, s'amenuiser, et du même coup celui des Franco-Canadiens.

Le réveil intellectuel s'est fait tardivement. Il aura fallu la première guerre mondiale pour que le Québec redécouvre la France, d'autant plus que celle-ci s'était jusqu'alors peu souciée du Québec. Pour les Canadiens français, très « ancien régime », la métropole était devenue la proie des athées, des anticlériaux, des écrivains naturalistes voués à la lubricité. Quant à Paris, Babylone moderne...

Or, les contingents canadiens débarqués en France, qu'ils fussent francophones ou anglophones, découvrirent un Paris enchanteur, un peuple gai, une nation courageuse face à un ennemi puissant. Ce fut l'ère des retrouvailles, qui s'est poursuivie dans l'entre-deux guerres par le séjour croissant d'étudiants, d'artistes, d'intellectuels franco-canadiens à Paris et dans les facultés de province. Mais la France, pour autant, ne s'est jamais intéressée à l'activité économique du Québec : ni industries, ni participations financières, ni échanges préférentiels.

Or, toute l'industrie lourde du puissant voisin américain, concentrée à la frontière canadienne — Buffalo, Detroit, Cleveland, Chicago, Milwaukee — pèse de tout son poids, langue y compris, sur l'économie du Québec. On comprend, dans ces conditions, qu'il ait le sentiment, lui qui s'est ouvert très tard à l'expansion industrielle, d'être étouffé par les Anglo-Saxons. D'où le complexe de frustration, accompagné de violences et d'exagérations verbales, dont se plaignent surtout les intellectuels de langue française.

* * *

La ville de Québec, plus attractive que Montréal, avec sa silhouette de puissante forteresse européenne, unique sur le Nouveau-Continent, les églises à double clocheton, se mirant dans un lagon, les fermes de style vendéen, tout respire la « doulce France ». Contraste brutal avec l'Ontario voisin, hérissé de barrages et fumant d'usines. A l'exception de Montréal, vraie succursale de New York, dont elle n'est qu'à 550 km. (une heure d'avion ou quatre heures d'auto), le Québec a somnolé.

Le dynamisme montréalien contraste avec la léthargie du Québec, et posera à la longue des problèmes ardu, le réalisme de la grande ville s'opposant au sécessionnisme doctrinal de la province.

J'ai voulu, par souci de la vérité, prendre contact avec de nombreux milieux franco-canadiens, montréalais ou provinciaux. J'ai rencontré une minorité active d'universitaires et d'intellectuels, encadrant une jeunesse ardente, qui pencherait facilement vers le séparatisme, sans rompre pour autant les liens économiques et financiers avec la Confédération canadienne : maintien du dollar, absence de barrières douanières. Intransigeants, ils exigent la disparition de l'anglais de l'Etat du Québec, le seul usage officiel du français, mais... la possibilité pour le million de francophones disséminés dans les autres provinces anglophones de conserver leurs écoles, voire de permettre l'épanouissement de leur culture française. « Le sentiment de stagnation et d'écrasement dont souffre le Québec les incite à adopter une attitude extrême et sans nuances, où les sentiments affectifs jouent un rôle dominant. Les tenants de l'industrie et du commerce, de même que le « petit peuple », ont peine à les suivre.

Discrètement, en indiquant chaque fois ma nationalité suisse — on m'a souvent jeté un regard étonné ! — j'ai questionné des gens de tous les milieux et de tous bords : chauffeurs, vendeurs de journaux, ouvriers de l'Expo, personnel des hôtels et des magasins, policiers, fonctionnaires, au sujet de l'intervention du président de Gaulle, à Montréal, en juillet dernier. La plupart des réponses peuvent se résumer ainsi :

... « Il nous a grandement réjouis en venant parler français à Montréal, et nous lui en sommes reconnaissants. »

... « Nous ne sommes cependant pas des Français du Canada, mais des Canadiens de langue française, désireux de ne pas se laisser étouffer par les anglophones. »

... « Nous ne demandons pas la séparation, mais l'égalité absolue des Franco et des Anglo-Canadiens. »

Comme un leitmotiv, les mêmes réponses affluaient. Un seul interlocuteur aurait voulu que le président de Gaulle commençât sa visite officielle par Ottawa, auprès du gouvernement fédéral. Que celui-ci se soit ému, on le conçoit, car il lutte pour le maintien de la Confédération canadienne. Les affrontements doctrinaires emplissent les colonnes des journaux, tant anglais que français. Une marchande de journaux se contenta de hausser les épaules quand je lui demandai la tendance politique des quotidiens X, Y et Z. Remarquant que j'étais étranger, elle me déconseilla la gazette X, séparatiste, avec un commentaire brutal : « Je la vends, mais elle est pleine de mensonges ! » Tout comme ce chauffeur de taxi, à l'accent rauque et incompréhensible, qui me

déclare tout de go : « Nous sommes des privilégiés. Pourquoi déchirer le Canada ? »

Mais ce ne sont que témoignages. J'en aurais certainement recueilli de fort différents dans les milieux étudiantins, sinon le gouvernement d'Ottawa ne s'inquiéterait pas des menées sécessionnistes. M. Pearson, président, a exigé des trois Québécois siégeant dans le ministère qu'ils se rendent dans leur province pour mener le combat, par la plume et la parole, contre leurs compatriotes séparatistes. A lire les journaux de langue française, cette décision n'a guère calmé les esprits !

D'ailleurs, si les Québécois sont presque unanimes à revendiquer une place plus large au soleil et à lutter contre l'étouffement qui les menace sur le plan économique et culturel, ils n'en sont pas moins divisés sur le plan idéologique. Montréal compte des équipes d'avant-garde, politiques et artistiques, qui effrayent et horrifient le « vieux Québec ». L'arrestation par la police, en plein spectacle, d'une troupe théâtrale de huit jeunes gens, accusée de jouer une pièce « indécente », défrayait la chronique durant mon séjour à Montréal, « noircissants » — la droite — et « rougissants » — la gauche — s'accusant réciproquement de forfaiture.

* * *

Je doute que le gouvernement d'Ottawa puisse recréer l'unanimité des esprits en faveur de l'unité canadienne, bien différente de l'unité telle que la conçoivent les Américains. Ceux-ci tendent à fondre dans un même creuset, de New York à San Francisco, tous les émigrés, d'ancienne ou de fraîche date. Des considérations historiques et géographiques empêchent la fusion totale. Néanmoins, un type « yankee », expression d'un mode de vivre et de penser, s'en dégage, et les Etats, groupés sous les plis de la bannière étoilée, tout en étant moins marqués par l'histoire que les cantons suisses, sont cependant plus autonomes que les départements français, concepts administratifs issus du cerveau des hommes de 1789.

En revanche, le Canada, dès ses origines, à cause du Québec, n'a pu pratiquer une politique unitaire. Il s'agit plutôt d'un dualisme, Franco-Canadiens et Anglo-Canadiens vivant sous l'obédience de la couronne britannique dans des « provinces » et des « territoires » ayant chacun leur gouvernement propre. Les liens avec Londres devenant toujours plus lâches, la nécessité d'un pouvoir central est apparue ; d'où, création de la « Confédération canadienne », en 1867, cadre plus souple que l'Union américaine. Les modifications survenues au cours d'un siècle ont engendré un déséquilibre, au détriment du Québec. Si celui-ci est mieux entendu au sein de la Confédération, il est probable que la sécession, sans disparaître, deviendra moins agressive, car ni le « petit peuple » ni les milieux de l'industrie ne sont prêts à franchir le cap du divorce.

Tels sont les propos que j'ai souvent entendus. La foi de la grande majorité des Canadiens dans les destinées de la Confédération est inébranlable. Le « clivage » des groupes ethniques, qui s'oppose au « brassage » des USA, permettra de trouver une solution à un problème angoissant. Le Canada apparaît comme une terre de mesure, d'équilibre, de douceur de vivre, qu'on ne ressent pas au même degré aux Etats-

Unis. Un film projeté à l'Expo, « Canada, ma patrie », message bouleversant, m'a révélé, plus que de longues audiences, le secret du patriottisme canadien, bien vivant, qui a conscience du rôle important que cette jeune nation jouera au cours des siècles prochains.

* * *

Un Boeing 132 de la Lufthansa, quittant Montréal à 19 h. 30, nous ramène en Europe. Nuit épaisse, somnolence où s'enfoncent 130 passagers. Service de bord impeccable. Escale à Francfort, histoire de humer l'air du vieux continent. Zurich, 10 h. 15, tout le monde descend !

Et dire que certains cherchent encore à maintenir d'archaïques cloisonnements que la technique, la science, l'audace des pionniers sont en train, lentement et sûrement, d'effacer de notre globe.

« Good bye », USA.

Au revoir, grand Canada, et longue vie...

Liebefeld, décembre 1967.

Virgile MOINE
ancien conseiller d'Etat

ANNEXES

Le prochain tirage de la Seva

Lors du tirage de la 173^e émission de la Seva, qui a eu lieu le 26 octobre 1967, 38 373 billets gagnants d'une valeur totale de 450 000 francs ont été tirés au sort. Parmi les heureux bénéficiaires des gros lots se trouvent un fonctionnaire cantonal retraité de Berne, une couturière de l'Emmental, deux ouvriers habitant Thoune et la banlieue de Berne, trois employés du Jura, deux ouvriers de la Suisse centrale et orientale.

L'émission de Noël, comprenant le gros lot d'un quart de million de francs, est toujours celle qui a le plus de succès. Le plan de tirage offre en plus un lot de 50 000 fr., un lot de 20 000 fr., 10 lots de 1000 fr. et 10 lots de 500 fr. chacun, etc. Au total, 49 583 lots d'une valeur globale de 606 200 fr. seront tirés au sort le 21 décembre à Köniz.

ORGANES DE L'ADIJ

Président : R. Steiner, Delémont ; vice-président : W. Sunier, Courtefary ; secrétaire : H.-L. Favre, Reconvilier ; caissier : R. Domont, Courtedoux. Bulletin : rédaction : Jean Schnetz, Delémont, bureau de l'ADIJ ; administration et publicité : Delémont.

Téléphones : président : (066) 2 15 83 ou 2 13 84 ou 2 25 81 ; vice-président : (039) 4 92 06 ou 4 91 04 ; secrétaire : (032) 91 24 73 ou 91 29 79 ; caissier : (066) 6 23 72 ou 6 17 62. Comptes de chèques postaux : caisse générale : 25-2086 ; abonnements du bulletin : 25-10213. Abonnement annuel : Fr. 10.—. Le numéro : Fr. 1.20.

Les reproductions de textes ne sont autorisées qu'avec indication de la source.